

Les Débats

JOURNAL POPULAIRE

4 MARS 1900

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

71, rue Saint-Louis, 71

MONTREAL, P. Q.

TELEPHONE BELL, MAIN 3840

Annonces commerciales ou demandes d'emploi, 10 sous la ligne.

Réclames, taux spéciaux.

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique

PARAISANT LE DIMANCHE

J'ESPÈRE EN TOI

*J'inclinai mon front lourd devant ta sainte croix,
Et je disais : Mon Dieu, donne-moi l'espérance,
Ce baume tout divin qui calme la souffrance,
Qui fait l'homme plus fort, plus heureux que les rois.*

*J'avais plongé mon cœur dans ce chaos immense,
Où se tord la douleur en de fauves effrois ;
En vain, je suppliais : Seigneur, Seigneur, je crois !
De désespoir mon âme enviait la démenche.*

*J'ai senti l'aiguillon précurseur de la mort,
Dans la chair, dans l'esprit ; comme un serpent qui
Il a brûlé le sang qui bondit dans mes veines !*

*Mais j'ai foi dans l'amour du Christ, mon Redemp-
J'espère et je vivrai ! Du monde corrupteur,
J'étouffe les appels et les ivresses vaines !*

ALBERT LOZEAU.

AUX ANGLAIS

Le lendemain du jour où plusieurs des nôtres tombaient mortellement frappés sur le champ de bataille de l'Afrique du Sud ; à l'heure même ou d'autres horriblement mutilés se tordent dans les affres de l'agonie ; où d'autres encore s'apprêtent stoïquement à affronter la mort pour une cause injuste, la vôtre, et que, dans un sentiment exagéré de loyauté à l'Angleterre ils ont embrassée pour vous épargner la honte d'une défaite ignominieuse et à laquelle la terre entière eût applaudi, vous avez commis un crime sans nom. Vous avez lacéré et foulé aux pieds notre drapeau tricolore, le drapeau canadien, le drapeau de la France. Ce crime nous ne l'oublierons jamais.

Et c'est la jeunesse universitaire anglaise, celle qui demain sera la classe dirigeante dans notre pays, qui l'a perpétré ! Que nous présage l'avenir, où allons-nous ?

Tels fils, tels pères. Ce que les jeunes dans leur inconscience ont osé faire, les vieux, plus prudents, se contentent de le penser et de l'approuver.

Dans les temps d'effervescence, comme dans l'ivresse, les passions s'accusent, les sentiments se trahissent et l'homme se montre réellement ce qu'il est.

Vous avez par cette manifestation imbécile établi d'une façon irréfutable cette vérité, que l'Anglais n'aime que lui et méprise le Canadien-français. Une fois de plus nous avons appris à vous connaître. C'est sous votre talon que vous voudriez nous tenir.

Eh bien osez donc nous le dire en face. Si c'est la guerre que vous voulez, vous l'aurez et dure,

Si les boers sont trois cent mille, nous sommes trois millions. Nos frères des Etats-Unis feront cause commune avec nous, et la France dont vous insultez le drapeau, a encore des *Mareuil* prêts à jouer les *La Fayette* sur le sol de la libre Amérique.

A BON ENTENDEUR SALUT.

JULES VERNIER.

CHEZ NOT'MAIRE

SUGGESTIONS A PROPOS DU PARC DE LA MONTAGNE ET DE L'ILE SAINTE HÉLÈNE

Ça va pas trop mal à l'hôtel de ville, on a l'air d'y faire de la besogne et de ne pas trop mal la faire. Les plus intéressantes questions, pour les lecteurs des *Débats*, qui ont été touchées cette semaine, sont celles du Chemin de fer élevé de la Montagne et de la Traverse de l'île Sainte-Hélène.

Ces deux services devraient être des services municipaux, gratuits ou, tout au moins, ne coûtant qu'une bagatelle.

Gratuits ! vont s'écrier bien des gens ; gratuits ! pourquoi ? est-ce que la ville est obligée de transporter les gens pour rien ? Pas du tout ; mais il s'agit d'autre chose que de transport.

Commençons par la Montagne.

Quand la ville l'a achetée au prix d'un million de piastres, il n'y avait pas une route carrossable. La ville les a construites à grands frais ; des centaines de mille piastres ont été dépensées pour les établir et les entretenir. Est-ce que les gens qui roulent carrosse paient quelque chose pour atteindre le sommet de la Montagne en se servant de ces routes ! Mais alors pourquoi ceux qui vont à pied paieraient-ils pour atteindre le même sommet en se servant d'un ascenseur municipal, qui coûtera bien moins cher que ces routes à construire et à entretenir.

Le chemin de fer actuel appartient à une compagnie ; c'est vrai ; mais le contrat expire au 1er mai. Qu'on indemnise la compagnie ; qu'on l'exproprie et que la ville fasse de ce service un service municipal.

La gratuité absolue offrant certains inconvénients : l'encombrement, la multiplication inutile des voyages etc. etc., on pourrait fixer un prix de passage pour régulariser le service, Deux cents par adulte et un cent par enfant. Dans ces conditions le parc de la Montagne serait fréquenté par le peuple, qui l'a payé ; alors qu'aujourd'hui on n'y voit en semaine que des équipages et le dimanche les familles qui peuvent se payer le luxe d'acquiescer le tribut de 8c que la compagnie du chemin de fer prélève sur chaque parent plus 5c par enfant.

Ces prix expliquent la popularité de la ferme Fletcher où l'on peut se rendre pour rien sans fatigue.

Pour l'île Sainte-Hélène ; le raisonnement est le même. Si la ville faisait construire un pont conduisant dans l'île, elle ne ferait pas plus payer pour passer dessus qu'elle ne le fait pour traverser le pont de la rue Notre-Dame.

L'importance du passage à bas prix de l'île Sainte-Hélène est encore plus importante que pour la Montagne. L'île est le sanitarium de la population de Montréal. C'est à l'île que les femmes de nos ouvriers et de nos petits commerçants conduisent leurs enfants, vont elles-mêmes respirer l'air pur du Saint-Laurent et goûter un repos bien gagné.

Le passage est moins élevé que pour l'élévateur de la Montagne ; il l'est encore trop et ne devrait pas s'élever au-dessus de 2c pour les grandes personnes et 1c pour les enfants ; il y en a chez nous !

Et quant mêmes ces exploitations coûteraient quelques milles piastres par an à la ville, ce serait de l'argent bien placé.

Le maire a, sur la demande, pour ne pas dire sur l'ordre des étudiants du McGill, accordé un demi-jour de congé aux employés civiques. Les employés ont dû être contents, mais si ce congé a été étendu aux ouvriers de la Corporation, leur contentement ne sera complet que si on leur paie cette demi-journée de chômage forcé.

JEAN MIGEON.

La Semaine Politique

A QUÉBEC ET A OTTAWA

Notre époque ne se distingue pas seulement par les déraillements de chemin de fer, mais aussi par les déraillements d'opinions.

Ceux qui seraient tentés de contester cette vérité, n'auraient qu'à relire les discours soporifiques prononcés par une quarantaine de députés, à l'appui d'une proposition du ministre des finances, de payer les frais d'équipement et de voyage des deux contingents canadiens envoyés en Afrique, pour participer à l'étouffement d'un brave petit peuple, qui commet le crime de préférer la mort à la sujétion et à l'esclavage.

Par un vote de 76 contre 3, le parlement a sanctionné l'odieuse politique anti-constitutionnelle et anti-canadienne du gouvernement.

Il est inutile de dire toute l'horreur que ce vote a provoqué dans le pays et surtout dans la province de Québec. Il suffirait de mettre en regard les déclarations antérieures de ces hableurs avec celles qu'ils ont faites au cours de ce débat ; car ils se sont soufletés eux-mêmes par toutes les contradictions.

Les discours des députés canadiens-français, — notamment ceux de M.M. Tarte et Desmarais — sont particulièrement répugnants. On y rencontre, à côté

de sottises protestations d'impérialisme à outrance, des restrictions mentales qui leur permettront de venir duper les bons *canadiens*, comme ils l'ont fait en 1896, à propos de l'achat des fusils par Sir Chs. Tupper. Ils faisaient alors d'abondantes protestations de patriotisme qu'ils n'ont pas jugé à propos de manifester en temps opportun. Les promesses électorales, pour eux, sont comme ces mouchoirs bien blancs qu'on met soigneusement dans la petite poche d'en haut et dans lesquels on ne se mouche jamais.

Pour ce qui est des députés Bergeron, Casgrain et Caron, inutile d'insister. Il n'ont de canadien que le nom ; rien de la vieille âme française ne vibre en eux.

Ce débat terminé, l'argent voté, on pouvait espérer que les députés que nous avons envoyés à Ottawa, pour faire nos affaires et où ils font si bien celle de Chamberlain, s'occuperaient un peu de politique canadienne ; mais il n'en est rien. L'Impérialisme bat toujours son plein.

Le secrétaire d'Etat pour les colonies, en réponse à une interpellation au parlement de Westminster a affirmé que sir Wilfrid Laurier était prêt à envoyer dix mille hommes sur le théâtre où se déroule la tragédie Anglo-Boer. De son côté, notre premier ministre, a annoncé à la Chambre, qu'il produirait sa correspondance avec M. Coschen, au sujet de l'organisation et de l'entretien d'une flotte de guerre par le Canada.

Et, les contribuables assistent stupéfiés, aux dilapidations des deniers publics au profit de cette lointaine île de l'Europe qu'est l'Angleterre.

Mais patience ! Une vague étincelle a suffi à allumer la colère dans l'âme des citoyens de Montréal ;

L'heure des représailles vengeresses va bientôt sonner et le peuple sera debout, à son poste et armé cette fois, non pas de bâtons pour faire l'émeute, mais de bulletins de votation pour chasser les saltimbanques des banquettes du Parlement.

La semaine politique à Québec n'a été marquée par aucun événement digne de fixer l'attention. Le gouvernement Marchand file son petit bonhomme de chemin, pas trop vite, afin de ne briser aucun rouage, qui nécessiterait des réparations toujours coûteuses. On est économe avant tout à Québec et on a peut-être pas tort. Les ressources du gouvernement sont tellement limitées, qu'il faut avoir les mœurs ascétiques de M. Marchand pour pouvoir joindre sinon attacher les deux bouts.

Les délégués du Bas-Canada, à la conférence de Québec, ayant abandonné au gouvernement fédéral tous nos revenus, nos ministres provinciaux — à moins d'avoir le génie et l'envergure d'un Mercier — sont réduits au rôle de commis.

Il n'y a pas à dire : Cartier, Langevin et Chapais ont, en cette circonstance, fait des sacrifices qui tiennent de la trahison ou de l'aliénation mentale.

Aujourd'hui, à trente ans de distance, on peut mesurer avec justesse, l'étendue de la faute alors commise par les chefs conservateurs canadiens-français avec le concours empressé autant qu'inopportuns de l'épiscopat.

Je me propose, un de ces jours de publier, sur ce sujet, une série d'articles qui intéresseront certainement les lecteurs des *DÉBATS*, surtout les jeunes.

Blttener.

NOTRE REDACTION

Pour des raisons qui n'intéressent pas nos lecteurs, notre collaborateur, M. ENRY D'ELS, se voit forcé de quitter notre rédaction. Nous regrettons son départ et espérons qu'il reviendra bientôt parmi nous, combattre le bon combat.

La semaine prochaine

La turbulence de nos concitoyens nous force à remettre à la semaine prochaine une fort intéressante étude de l'auteur de L'ARGENT DES AUTRES, sur NOS BANQUES. M. Fréchette nous pardonnera aussi de ne pas nous occuper de lui, cette semaine.

Théâtre de la Guerre... Civile

LES CAUSES.

La guerre civile est dans nos murs, surtout dans nos cœurs. L'insolence des manifestations du McGill a ravivé dans notre population mixte des animosités que le temps avait fortement atténuées.

Il y a, nous ne dirons pas quelqu'un, mais quelque chose que l'opinion publique rend responsable de cette situation regrettable; le coupable désigné, à tort ou à raison, est le *Star* de Montréal. L'en prévenir est un devoir; peut-être alors comprendra-t-il la démonstration de vendredi soir.

On ne le rend pas directement responsable des excès commis, mais on dit, dans la population anglaise comme parmi les Canadiens, que, par son attitude depuis l'ouverture des hostilités, le *Star* a, dans un but purement politique, soulevé les Anglais contre les Canadiens.

On dit encore que c'est lui qui a suggéré, sinon conseillé et guidé, les manifestations des étudiants du McGill; lesquelles après avoir été organisées pour fêter la délivrance de Ladysmith, ont versé dans la violation du domicile des citoyens, la destruction de la propriété, les assauts meurtriers contre les braves gens que sont nos hommes de police et les tentatives d'intimidation envers les Canadiens que leurs auteurs doivent moralement et physiquement regretter aujourd'hui.

Deux faits incriminent directement le *Star*; l'un est la présence d'un de ses principaux rédacteurs à la tête des étudiants qui envahirent l'hôtel de ville, l'autre est l'approbation, l'encouragement que ses comptes rendus prodiguent aux étudiants du McGill et le ton d'ironie blessante de ces comptes rendus vis-à-vis de la population que ces étudiants ont, du jour au lendemain, transformée en une masse d'adversaires irréductibles.

On ne saurait reprocher aux étudiants du McGill leur célébration joyeuse, exubérante, délirante de la levée du siège de Ladysmith par les Boers; mais le pays entier condamne leur brutalité, leur insolence, leurs fanfaronnades et leur prétention à vouloir régenter la ville et ses citoyens.

Ils doivent s'être promptement aperçus que leurs frasques n'avaient intimidé personne et la leçon qu'ils ont reçue l'autre soir à Laval a dû les convaincre de l'erreur qu'ils avaient commise en venant parader et faire les matamores de "côté de cheux nous." Quel le leur soit profitable ainsi qu'au *Star*; c'est notre vœu le plus sincère.

L'ÉCHEVIN LEBEUF.

A peine monté au pouvoir, M. l'échevin LeBeuf a tenu à prouver que sa carrière civique ne démentirait pas la réputation de grincheux, d'autoritaire énervé et énervant qu'il a acquise dans la vie politique.

Toutefois, si sa carrière municipale lui conserve cette réputation intacte, elle lui fera perdre la bonne opinion qu'on avait de son équité.

Fidèle aux déclarations de loyalisme outré qu'il a faites à propos de tout et de rien, depuis qu'il a été élu échevin, M. LeBeuf a accordé toute sa protection aux "bullies" du McGill et réserve toutes ses rigueurs aux Canadiens respectueux de la loi.

Il a, pour plaire aux McGill, renvoyé les voitures de la police, la patrouille jeudi matin faisant devant les bureaux des journaux envahis par la mob universitaire de l'ouest, et fait arrêter le soir un de nos confrères de *La Patrie* osant lui faire remarquer que dans sa justice égalitaire il devrait envoyer la police, traiter les étudiants du Laval, qui ne menaçaient ni les gens ni les propriétés, comme il avait traité le matin les démolisseurs du McGill.

Rageur et susceptible, le président du comité de police fit arrêter ce Canadien qui osait lui parler et le fit rester toute la nuit, comme un malfaiteur, dans les cellules.

C'est une indignité et une illégalité monstrueuse.

L'échevin LeBeuf auquel les grandeurs municipales et les flatteries des Anglais, qui sentent qu'ils ont en lui un homme à eux, semblent avoir fait perdre le bon sens et le sens légal devrait pourtant savoir qu'il n'a pas plus le droit de faire arrêter un homme ou de donner un ordre à la police que le premier ou le dernier des citoyens.

La police est sous les ordres du chef; du chef nommé par le Conseil-de-Ville; du chef responsable au Conseil et non au comité de ses actes, de la sécurité de la ville, de la vie et des biens des citoyens.

Le comité de police peut, nous ne le nions pas, avoir le droit de donner des instructions au chef; mais ni ses membres ni son président n'ont le droit de donner un ordre à un homme de police.

Autant vaudrait prétendre que notre ministre de la guerre a le droit de donner directement des ordres aux contingents canadiens placés sous les ordres du maréchal Roberts.

Rendons grâce au ciel qu'il en soit ainsi, car avec un charmant homme comme l'échevin LeBeuf, aucun de nous ne serait sûr de passer la nuit dans son lit. Notre confrère Marchand de la *Patrie* en sait quelque chose.

Ce sont des Anglais qui ont commencé à troubler la paix; qui ont brisé les vitres; enfoncé les portes; envahi les bureaux des journaux et commis cet acte inqualifiable d'aller assaillir chez eux les camarades d'une université sœur, et pour punir les coupables l'échevin LeBeuf n'a très trouvé de mieux que de faire arrêter deux Canadiens-français.

Décidément la sagesse des nations est dans le vrai quand elle dit qu'on n'est jamais trahi que par les siens.

Caron.

On fait ce qu'on peut

Radical, révolutionnaire, français jusqu'au trognon, comme il est aujourd'hui anglais *to the core*, M. LeBeuf, Calixte, non pas premier mais l'unique, était autrefois un des piliers de "La Patrie."

Mais les choses ont passé: Tarte a remplacé Beau-grand, il a même remplacé les bonnes machines par d'autres, et LeBeuf s'en est allé comme le reste.

Après avoir fait à Tarte une guerre violente, après l'avoir traité de serpent à sonnettes, et avoir raconté beaucoup d'autres sornettes, il a jugé bon de passer à d'autres exercices.

Le premier était sa réconciliation avec son ennemi. Le second, découlant du précédent, son élection au titre de grand vizir des policemen.

Après son élection, faite par "La Patrie," il a décidé qu'il était temps de faire quelque chose—lui qui n'avait jamais réussi à faire quoique ce soit en sa vie.

Profitant du moment où les Anglais jouent un rôle particulièrement odieux en Afrique, profitant du moment où ils massacrent nos nationaux et pillent la propriété privée, M. LeBeuf s'est fait Anglais. Il a jeté loin de lui tout ce qui l'avait mis au rang des hommes, qu'on respecte à cause de la sincérité de leurs opinions. À la tête du comité de police, M. LeBeuf pourra encore donner cours à son venin d'envieux déçu et de raté.

Paul Le Moyne de Martigny.

GUERRE DE RACE

Tout le monde sait ce qui s'est passé ces jours derniers à Montréal.

Une bande de voyous, que l'on dit étudiants à l'Université McGill, ont envahi la rue Saint-Jacques et, pendant trois heures, sous les fenêtres du bureau professionnel de M. l'échevin LeBeuf, ont violenté les personnes, dilapidé la propriété, obstrué les voies du commerce. Pas même ceux qui, enfonçant les bureaux de *La Presse*, étaient allés battre les employés de ce journal, sans doute pour les récompenser du loyalisme affecté par M. Berthiaume depuis l'ouverture des hostilités au Transvaal—pas même ceux-là n'ont été inquiétés, et la plupart d'entre eux, l'instant d'après leur libération, crachaient au visage de ces benêts agents, de police canadiens-français qui les avaient épargnés, et, à l'Hôtel de Ville la masse à tout sacagé, tout souillé, et nous avons eu la douleur de voir un maire Canadien-français, qui a fait appel au sentiment national de ses compatriotes chaque fois qu'il avait besoin de leur sanction pour ses tripotages, féliciter de leur patriotisme et de leur bruyante gaité, loin de les faire flanquer à la porte comme ils le méritaient, ces braillards demi-ivres dont la voix, depuis le matin, n'avait cessé d'insulter à sa race.

De l'Hôtel de Ville, la meute s'est portée à l'Université Laval. À la Place Viger elle a rencontré une dame et s'est mise à chanter: "Hop along, Mary, hop along!"

Quelques pas plus loin deux jeunes filles ont traversé la rue. *Like the girls along*, a crié la meute. Pas même nos femmes n'ont été à l'abri de leurs insultes.

À Laval cent ou deux cents braves ont trouvé cinq ou six Canadiens-français. Ceux-ci ont bien essayé de faire comprendre aux visiteurs qu'il n'y avait à ce moment personne à l'Université, et qu'il ne serait pas digne de McGill de pénétrer de force chez des gens non préparés à les recevoir. La meute est entrée quand même. Les plus hardis se sont rendus jusque dans les salles de cours et les bureaux, en quête des drapeaux qu'ils croyaient ensevelis quelque part, sous une anti-patriotique poussière. Ne trouvant rien, ils sont sortis et ont hissé un de leurs propres haillons rouges en face de l'édifice.

Tous cela était déjà assez joli pour faire se demander aux Canadiens-français de Montréal s'ils vivaient au XIXe siècle et dans un pays libre. Mais ce n'était pas tout. Durant la soirée, quelques milliers de sacrifiants, conduits par la jeunesse de McGill, se sont armés de bâtons et sont allés faire le siège de Laval. Au lieu de recevoir les assaillants à coups de feu, comme ils en avaient le droit, nos bons Canadiens-français, dont il ne restait plus à ce moment qu'une poignée à l'Université, leur ont donné une douche d'eau froide. Et faut-il encore ajouter que la police et non les étudiants, a donné le signal de l'arrosage.

Pouvait-on en agir plus modérément envers des gens dont la voix rauque trahissait une soif féroce de sang?

Des coups ont été donnés, mais par la police, et parce qu'il s'agissait de prévenir, par d'énergiques moyens, une tuerie générale. L'agent Plouffe a arrêté durant la mêlée trois individus, qui fondaient sur le porche de l'Université le revolver au poing.

Eh bien! le croirait-on? Il y a eu à Montréal un torchon soi-disant Canadien-français, *Le Journal*, qui non content de raconter les faits de manière à faire entendre que les torts étaient partagés, a dit, entre autres indignités:

"Ce n'est pas le temps de jeter de l'huile sur le feu. Aussi nous regrettons vivement certains commentaires de journaux anglais ET FRANÇAIS sur les événements de ces deux derniers jours."

On savait bien que le *Journal* vivait des sous de sir Hugh Graham, l'homme qui vient d'allumer à Montréal une guerre de race par ses appels au fanatisme anglais, et que des rédacteurs n'osaient aller faire leurs eaux sans en demander d'abord la permission au *Star*. Mais que des journalistes et des hommes publics Canadiens-français aient

poussé la servilité jusqu'à traiter de *frasques mutuelles* ce qui, en réalité, a été l'attaque criminelle d'un élément contre un autre, c'est certes là quelque chose que pas même le propriétaire du *Star*, dont le rêve est d'asservir notre race en flattant les ambitions de nullités vaniteuses comme McDonald et Bergeron, n'avait osé espérer. Il y a des gens plus méprisables que les fanatiques, ce sont les traîtres.

F.-G. Asselin.

UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE

HONORE MERCIER

Ce que penserait le grand patriote de la situation présente

Il est des noms dans l'histoire qui commandent à l'imagination; en les prononçant, on croit exprimer à la fois mille hauts faits, mille brillantes qualités. Tels furent dans notre siècle O'Connell, Bolivar, Kossuth et dans notre pays Papineau et Mercier.

Mercier a été pendant trente ans le génie bienfaisant qui a guidé notre race à travers des écueils sans nombre dont les ennemis de notre race couvraient la route.

Dans ces heures d'abaissement des caractères, de reniement des principes les plus sacrés et d'abandon de nos grandes et chères traditions, nous avons crû opportun de mettre sous les yeux de nos lecteurs ces mâles et fières paroles qui forment le "credo" de notre foi nationale.

JE SUIS FRANÇAIS

DÉCLARATION FAITE EN 1894.

Je suis français d'origine et par mon éducation et j'en suis fier. Si j'avais voulu tronquer ce noble titre et devenir Anglais, je serais encore à la tête de la Province de Québec et ceux qui m'insultent le plus aujourd'hui, auraient été les premiers à m'entourer du respect et de l'estime qu'ils prodiguent, du moins apparemment, à ceux des nôtres qui trahissent la cause nationale et la sacrifient à des honneurs. Je ne suis pas de ceux-là. Je suis Français et reste Français et mes deux fils, l'espérance et la consolation de mes vieux jours sont Français et resteront Français.

FAITES DE VOS ENFANTS DES HOMMES

Apprenez donc à vos enfants à être des hommes. Donnez leur une éducation virile. C'est à l'heure présente que cette instruction vigoureuse est nécessaire. Apprenez leur à regarder l'avenir en face, et non à baisser la tête et à se soumettre. Nos droits, nos croyances les plus chères sont aujourd'hui menacés. On veut nous enlever notre langue et nous empêcher d'adorer Dieu à notre façon. Il faut que cela cesse. Et s'il devient nécessaire pour repousser la tyrannie de livrer de nouvelles luttes, nous ne devons pas hésiter à le faire. La violence n'est pas de mise en aucune occasion; il faut de l'ordre et de l'harmonie. Mais quand la tyrannie et le fanatisme vous écrasent, on prend tous les moyens pour broyer ceux qui vous persécutent; et quand, tous les moyens constitutionnelles ont été épuisés et qu'alors, justice nous est encore refusée, ou devient justifiable d'avoir même recours à la révolution.

L'ÉTAT COLONIAL, C'EST L'ÉTAT D'ENFANCE

L'état colonial n'est qu'un état transitoire; il n'est jamais venu à l'idée d'aucun homme sérieux de le considérer comme permanent. C'est l'état d'enfance qui finit avec la virilité; c'est l'enfant dépendant de ses parents dans les premières années de sa vie, et laissant le toit paternel pour fonder une nouvelle famille dans la respectueuse reconnaissance que lui laisse le souvenir de celle qu'il quitte.

CE QUE VEULENT NOS ENNEMIS ET CE QUE JE VEUX

Ce que l'on veut, c'est la destruction de notre province, son absorption dans l'union législative. Ce que je veux, moi, c'est le triomphe de plus en plus accentuée de nos libertés constitutionnelles et de l'autonomie des provinces. Ce que je veux c'est que les Anglais des autres provinces se gouvernent comment ils veulent; mais je veux et je

mourrai avant de vouloir autre chose, que les français et les catholiques de la Province de Québec se gouvernent comme ils le veulent. Justice pour tous ! et si j'ai le courage dans une province, comme la mienne où les sept huitième sont français et catholiques, de réclamer la minorité protestante et anglaise, j'aurai assez de cœur pour ne pas laisser mépriser les nôtres.

RESTONS FRANÇAIS

DÉCLARATION FAITE EN 1865.

Restons Français et nous serons grands ! soyons fermes en face des traités et de leurs serments ; sachons grandir au sein des difficultés et nous nous acheminerons d'un pied sûr vers nos destinés ; et nos descendants rediront nos gloires et nos triomphes comme nous aurons célébré les gloires et les triomphes de la sainte génération de nos aïeux.

Restons Français et nous vivrons entourés du respect des peuples étrangers au milieu desquels nous nous trouvons ; restons français et la vieille France et l'Europe auront un cri d'admiration pour nous. Mais si nous souscrivons à des arrangements politiques qui devraient nous perdre en nous enlevant notre autonomie sociale et religieuse, le souffle du mépris des générations futures balayerait la cendre de nos tombeaux !

LE DRAPEAU CANADIEN-FRANÇAIS

(à la façon de Mercier.)

Un bon prêtre de Normandie m'écrivit un jour, me demandant un drapeau de la Province de Québec pour la fête de notre sainte nationale, Jeanne d'Arc. Je me dis en moi-même : " Une oriflamme de la Province de Québec ? Mais nous n'en avons pas. Qu'est-ce que je pourrais bien lui envoyer à ce bon prêtre ? Ce qu'il veut, c'est un souvenir de notre pays. Eh bien ! je vais en faire un à ma façon. Ça ne sera pas aussi ancien que d'autres, mais ça parlera au cœur."

J'ai l'avantage d'avoir pour voisins les bonnes religieuses du Saint-Nom de Jésus et, à ma demande, ma femme leur dit : " Voyons mesdames, faites donc un beau drapeau français en soie, frangé d'or ; mettez-y une couronne de feuilles d'érable et en haut le mot Québec et au milieu de la couronne les mots : Catholiques et français."

SONGEONS A NOTRE AVENIR

Citoyens, éveillez-vous, sortons de ce long et ruineux sommeil, et songeant comme des hommes de cœur à l'avenir de nos enfants, prenons nos destinées en mains, marchons vers notre avenir d'un pas ferme et assuré, et conquérons la fortune avec l'indépendance. C'est notre droit, c'est notre devoir.

AUX JEUNES GENS

Vous jeunes gens qui m'entendez, vous êtes les citoyens de l'avenir. N'ayez pas peur de vous instruire, apprenez l'histoire de votre pays, l'histoire des peuples, puisez les connaissances nécessaires, et surtout n'oubliez jamais que vous êtes Français et Chrétiens. Les divisions politiques peuvent quelques fois empêcher de faire ce qui devrait être fait dans l'intérêt public, mais n'oubliez jamais quel sang coule dans vos veines, que vous êtes français par-dessus tout. Cultivez vos intelligences pour faire de bons chrétiens, de bons patriotes. Nous, nous disparaîtrons ; à vous de défendre la cause française et catholique. Défendez-la sans distinction de parti ; elle est sacrée ! Faites une nation forte et puissante : la nation canadienne.

NOTRE EXISTENCE NATIONALE

Nous avons droit à notre existence nationale comme race à part et malheur à quiconque voudra nous enlever ce droit ; mais nous ne devons rien faire pour molester nos frères d'origine ou de croyance étrangers. Nous devons revendiquer nos droits avec fermeté mais sans agression, nous devons combattre avec énergie tout ce qui tend à détruire notre caractère national, mais nous devons respecter chez les autres les droits que nous réclamons pour nous. La lutte que nous avons à faire est toute pacifique ; il ne s'agit plus de combattre des ennemis les armes à la main, mais de rivaliser comme race avec des frères, par l'instruction, le travail et la probité.

NOS DESTINÉES

Citoyens, pères de famille, regardez vos grandes destinées, et travaillez à les réaliser, sans crainte et sans faiblesse. Vous pouvez être heureux, si vous le voulez, vous pouvez être grands, riches et prospères, si vous le voulez.

Que votre volonté soit à l'unisson de vos besoins et à la hauteur de vos aspirations. Soutenez ceux qui vous soutiennent.

IL FAUT INSTRUIRE L'ELECTORAT

Notre système politique repose sur l'électorat ; l'électorat repose sur l'électeur. Qui dit électeur dit homme appelé à faire un choix ; or, celui qui est appelé à faire un choix, c'est un juge, et un juge ne peut pas agir avec succès et connaissance de cause s'il n'est pas instruit. De là la nécessité d'instruire le corps électoral, de manière à ce que tout citoyen puisse dire ce pourquoi il est dans le monde, quel est son rôle, quelles sont ses attributions, quels sont ses devoirs, quels sont ses droits.

DROIT DU CITOYEN LIBRE

Le citoyen libre doit jouir de la liberté religieuse, qui est la liberté du culte ; de la liberté civile, qui donne la liberté au domicile de la personne et de la propriété ; de la liberté politique qui garantie à chacun son droit dans l'administration partielle de la chose et dans la confection des lois ; et enfin la liberté d'association sur lesquelles reposent les sociétés privées, l'association du capital pour l'exploitation, l'industrie et le commerce ; l'association des cœurs pour les œuvres de charité et la pratique en commun des vertus chrétiennes.

UN AFFRONT

L'Anglais se souvient des plaines d'Abraham
Il a oublié Carillon.

C'est une chose d'une amère ironie que les comptes rendus des échauffourées dont Montréal vient d'être le théâtre et, à les lire, l'on se sent le cœur étreint d'une rage sourde, d'une indicible tristesse.

Eh ! quoi, est-ce ainsi que se récompense de nos journaux le loyalisme ? Est-ce là le prix d'un aplatissement à outrance, d'une abnégation complète de tout courage de toute fierté ? Est-ce de cette manière que se remercient ces renégats de notre politique nationale, ces soi-disant représentants d'une opinion qui les méprise bien trop pour les adopter comme organes ou porte-paroles ces défenseurs d'un impérialisme outrancier et irrationnel ?

N'était-ce donc pas assez, ô presse, de vous être agenouillée devant l'Anglais, de ses pas avoir obséquieusement baisé la trace pour une annonce que dédaigneusement il y laissait tomber ? N'était-ce pas assez de prêcher partout un loyalisme menteur et de fouler aux pieds tout ce patrimoine de dignité, de force, de grandeur que nous avait légué les Papineau et les Mercier ?

Non, ce n'était pas assez ! Ce n'était pas assez d'avoir subi, supporté cette odieuse campagne d'un journal anglais contre l'un des nôtres, d'avoir encouragé ces aldermen pourchasseurs d'employés dont le seul crime était de n'être pas anglais ! Il fallait l'outrage, le coup de cravache qui cingle et fait gigler le sang ; il fallait nous atteindre dans une personification de notre race, dans un symbole de notre nationalité et l'Avenir anglais, l'Université anglaise, McGill, est venue, sans provocation, insulter notre Université, notre drapeau et notre nationalité !

Qu'on ne se méprenne pas, que les esprits à la Rodier, grands préconisateurs de l'alliance anglaise, n'aillent pas plus longtemps se leurrer. Cet affront fait à toute une population est moins le résultat d'une impulsion que le couronnement de toute une politique de provocation, d'hostilités sourdes, de haines ; c'est là le résultat d'insidieuses menaces et d'un enseignement qui a pour base le mépris de tout ce qui n'est pas anglais.

L'alliance anglaise, monsieur Rodier, ne sera jamais qu'une alliance d'intérêts, parce que alliance implique égalité. Or, pour l'Anglais, ayons donc le courage de nous l'avouer, nous sommes moins des égaux que des vaincus que seul le prestige—il dirait la peur—de sa puissance lui conserve.

Il y a entre les deux races un je ne sais quoi, mélange d'incompatibilités que rien ne détruira ; il pourra y avoir accord, alliance jamais.

Oh ! fantômes d'hommes politiques, linottes et girouettes tournant au vent de tous les intérêts monétaires, brasseurs d'affaires, hommes sans noblesse, sans idéal, sans fierté : épaves heurtant tous les bords touchant à toutes les berges que le courant emporte et délaisse quelque part, on ne sait où. Avez-vous oublié votre histoire, et pendant combien de temps encore, par hypocrisie ou intérêt, consentirez-vous à courber la tête, à sourire sous l'affront, à mentir à nos destinées ?

N'avez-vous donc plus le temps de sentir notre cœur battre, à vous souvenir comment nos ancêtres portaient notre nom ?

Où sont, mon Dieu ! nos hommes d'antan, ces lutteurs d'autrefois qui n'obéissaient à aucun courant parce qu'ils les dirigeaient. Ces hommes qui s'imposaient au peuple et que le peuple adorait parce qu'il sentait chez eux la répercussion de la pensée qu'il avait au cœur. De ces hommes-là hélas ! nous n'en avons plus n'est-ce pas M. Préfontaine, et l'on voit aujourd'hui cet affligeant spectacle d'un maire, élevé à cette fonction par une population française, tolérer qu'on lui fasse la loi, obéir, aux ordres d'une meute d'aboyeurs anglais et donner ainsi à tous l'exemple d'un manque de caractère des plus attristants.

Le souvenir de votre dernière élection est-il, Monsieur le maire, dans votre esprit à ce point nébuleux que vous ne vous rappeliez quels étaient vos amis ?

La morale de tout ceci sera pour toi, Peuple, peuple qui souffres, paies et pries, peuple sur qui reposent les destinées, l'avenir de notre race : souviens-toi qu'avec l'Anglais l'on ne gagne rien à courber la tête, et qu'obéissance n'est pas servilité.

Si tu veux qu'on te respecte, saches te faire respecter, respecte-toi toi-même ; rends coups pour coups, car l'Anglais a ceci de commun avec l'oriental qu'il ne respecte que la force et que bonté est pour lui synonyme de faiblesse.

Ne provoque pas, mais à qui te provoque inflige la peine du talion.

Yeux pour œil
Dents pour dent
Sang pour sang.

La crainte est pour l'Anglais le commencement de la sagesse. . . et de l'estime. Souviens-t-en.

Dom Reul.

ECHOS

La revanche est tout indiquée aux affronts que nous avons reçus la semaine dernière.

Au retour de nos volontaires canadiens-français qui sont allés combattre en Afrique—si toutefois il en revient—il faut que pas un d'entre eux ne soit transporté chez lui autrement qu'en triomphe, sur les épaules de leurs compatriotes chantant *La Marseillaise*. Pensez-y vous, qui avez entendu les hurleurs anglais traiter les Canadiens-français de lâches et de fils de chienne.

La Reine, l'autre jour, écrivait une lettre pour inviter les anciens soldats à s'enrôler de nouveau pour un an, afin de remplacer les réguliers partis pour l'Afrique. Un grand nombre de volontaires se sont présentés mais le War Office les renvoya parce que rien n'avait été préparé pour enrégimenter ces nouvelles recrues. On se demande à Londres si la lettre royale était prématurée ou si le War Office était en faute.

Quelques lignes de Napoléon qui signalaient, il y a près d'un siècle, les causes profondes des revers essuyés par les Anglais dans la guerre sud-africaine, et témoignent du peu de progrès qu'à fait l'Angleterre depuis cent ans :

" Les institutions militaires des Anglais sont vicieuses : 1. ils n'opèrent leur recrutement qu'à prix d'argent, si ce n'est que fréquemment ils vident leur prisons dans leurs régiments ; 2. leur discipline est cruelle ; 3. l'espèce de leurs soldats est telle qu'ils ne peuvent en tirer que des sous-officiers médiocres, ce qui les oblige à multiplier les officiers hors de toute proportion ; 4. chacun de leurs bataillons traîne à sa suite des centaines de femmes et d'enfants : aucune armée n'a autant de bagages ; 5. un officier est à la fois major dans l'armée et capitaine dans son régiment : bizarrerie fort contraire à tout esprit militaire."

Cette critique ne semble-t-elle pas dater d'hier.

Le Commandant Botha. Il n'est pas aisé d'avoir des renseignements personnels sur les chefs boers, gens jusqu'ici sans histoire, hier fermiers ou pasteurs ignorés, aujourd'hui héros de la patrie envahie, qui ne deviendront que demain des figures populaires ou légendaires de la grande guerre de l'indépendance. Cronje, Botha, Erasmus, tant d'autres anonymes encore, sont les plus renommés de ces rustres redoutables que le vénérable Joubert a poussés contre les jaquettes rouges. C'est à leur courage impassible, à leur intrépidité désespérée, à leur abnégation sans égale, que l'Afrique du sud devra de voir un jour la constitution d'un Etat libre des républiques unies.

Le commandant Botha est en ce moment l'un des plus connus de ces chefs boers. C'est lui qui commandait à Spion Kop. C'est à lui qu'il faut attribuer la sanglante défaite du général Warren et les pertes effrayantes subies par la colonne anglaise pendant l'assaut de la position et la déroute qui en fut la conséquence. Dans cette journée mémorable il eut son cheval tué sous lui et reçut une balle ennemie qui vint se perdre dans la poche de son veston. Les Boers ne connaissent pas encore la réclame. Cette balle égarée est tout ce que l'on raconte sur l'homme qui vient de remporter une victoire de telle importance.

La compagnie minière "Montréal-London" vient de prévenir les détenteurs de ses actions que pour économiser les frais de timbres, les dividendes qui jusqu'ici étaient mensuels ne seront plus que trimestriels.

Les mesures d'économie sont toujours sages. Mais d'après le bilan de la compagnie, paru il y a quelques jours dans les journaux, les directeurs ont souscrit 25,000 pour le "patriotic fund."

En sorte que les actions qui étaient cotées, 90 à la bourse, sont maintenant tombées à 27.

Messieurs les directeurs de la "Montreal-London" n'ont eu garde de consulter les actionnaires de la compagnie avant de disposer de leur argent.

Les lois sur la presse nous en empêchant, nous laissons aux lecteurs le soin d'appliquer à ces messieurs le qualificatif qu'ils méritent.

La taxe sur les grands journaux, établie par le britannique Mulock, a fait expectorerr des hurlements aux propriétaires de de nos grands journaux.

La chose est facile à comprendre : on a taxé les gazettes au poids, et comme ces messieurs publient les dites gazettes à des nombres de pages effroyables pour leurs lecteurs il se trouvent à payer des sommes qui font gémir leurs coffres forts.

C'est toujours la même chose : ces messieurs font des mille et des cents et crient au meurtre pour un sou qu'il leur faut donner. Pour nous, tant qu'on ne taxera pas l'intelligence des journalistes nous nous tiendrons parfaitement cois.

Nous proposerions au ministre qui préside aux destinées de nos lettres, un système d'impôt qui consisterait à faire payer à tant la bêtise.

Il est probable que dans ces conditions les fabricants de presses excessivement coûteuses et rapides ne feraient pas d'aussi bonnes affaires.

ALBERT THIBAudeau.

TOUTES SAISONS.— Dans tous les saisons une bouteille de BAUME RHUMAL est un trésor inestimable pour la famille.

A TRAVERS TOUT

Celle-ci sera mon ultime chronique. Les faits écœurants dont j'ai été témoin dans ces derniers temps ont mis le comble à mon dégoût des hommes et des choses. Il arrive du reste un âge où notre bras fatigué se refuse à la besogne d'Hercule qui consiste à charrier hors de cette écurie d'Angias qu'est la société moderne, tout le fumier que les bipèdes humains y accumulent chaque jour ; où notre estomac malade ne peut plus supporter les relents de toutes ces fécalités dont le journaliste honnête a le devoir d'épurer notre société ; où l'esprit aigri faute de pouvoir se retremper dans une philosophie tarie par l'excès des injustices et des lâchetés humaines, cherche dans un détachement de toutes choses le repos reconfortant, l'oubli consolateur.

Longtemps j'avais cru qu'il n'y avait qu'une morale. Celle qui enseigne le culte du beau, du bien et du vrai. Il y en a parait-il deux pour ce qui concerne les faits civils et les faits militaires.

Première morale.—Quand cinq voyous s'embusquent dans un endroit écarté pour tomber sur un paisible et inoffensif bourgeois, l'assommer et lui voler sa bourse, la société crie au banditisme, et n'a de reste que ces malfaiteurs ne soient accrochés à une potence.

Deuxième morale.—Que quelques cent mille anglais, armés de balles explosives, de bombes asphyxiantes, traînant derrière eux une formidable artillerie, se ruent au massacre d'un tout petit peuple de cultivateurs dans le but cyniquement avoué de s'emparer de leurs terres et de leur or, nos canadiens des classes dirigeantes trouvent la cause juste, le fait licite. Ils font des vœux pour la réussite du guet-apens et engagent même leurs compatriotes à se joindre aux braves de Chamberlain.

Un sujet d'écœurement pour les esprits droits et honnêtes, c'est l'attitude de la presse canadienne-française vis-à-vis de nos maîtres les Anglais. Exemple—que 3,000 boers après avoir tenu tête pendant dix jours à 65,000 anglais, après avoir brûlé leur dernière cartouche, après avoir reconnu l'inutilité d'une résistance plus longue, se rendent volontairement, le Canada exalte, les édifices publics se couvrent d'oriflammes, et nos journaux affirment que Robert et les douze douzaines de généraux qui gravitent dans son orbe ont dépassé d'un bout les exploits d'Alexandre le Grand, de César, de Napoléon—Robert est plus qu'un héros, c'est un demi dieu.

Où le servilisme s'étale dans toute sa hideur c'est dans la classe des politiciens. Ils lui ont sacrifié tout sentiment d'honneur, de fierté, de dignité humaine. Il s'est trouvé deux députés et demi pour s'opposer à l'envoi de contingents canadiens au Transvaal sous prétexte que nous n'étions pas forcés de le faire et qu'il ne fallait pas créer de précédent. Il ne s'en est pas trouvé un seul pour dire que cette guerre étant une infamie, il ne voulait pas que ses compatriotes se salissent en y participant.—Le record du servilisme a été atteint il y a quelques jours par un politicien dont je ne veux ici écrire le nom par respect pour ma plume.—En cas d'une guerre entre l'Angleterre et la France (ce qui arrivera certainement un jour) je n'hésiterais pas à tirer sur la France. Telles ont été les paroles de ce descendant des Français. Voilà bien un cas d'atrophie complète de sens moral. Et dire que dans quelque temps des hommes de cette espèce se trouveront à Paris, à l'exposition. Ils assisteront à de grands banquets officiels. Ils ne manqueront pas l'occasion de prononcer un discours. Là ils se venteront de leur origine française. Ils protesteront de leur amour, de leur dévouement à la mère patrie. Ils crieront vive la France!...

Eh bien cela ne sera pas, car nous aussi nous serons là, tenant d'une main leurs professions de foi francophobes, et de l'autre, un sifflet, et s'il y a du scandale, tant mieux! nous avons nombre d'amis dans le journalisme parisien qui se feront notre porte-voix pour démasquer et faire connaître ces comédiens sans vergogne à nos frères de France, et les avertir de mettre leur sympathie et leur amitié à l'abri de toute tentative d'escroquerie de la part de ces imprudents personnages.

Je disais plus haut que la guerre Anglo-boers était une infamie. Voici ce qu'en pense le duc d'Orléans, prétendant au trône de France. Je reproduis textuellement d'après le *Courrier des Etats-Unis* du 3 mars la lettre que le duc, forcé, à cause de ses sentiments pro-boers, de s'exiler d'Angleterre où il a son château, écrit à l'un de ses amis :

J'envisage froidement l'explosion de colère qui s'est produite contre moi. Après avoir vu l'infamie hypocrite des principaux personnages anglais dans la question du Transvaal, je ne désire en aucune façon conserver l'amitié de n'importe lequel d'entre eux, pas même celle de la reine ou du prince de Galles qui auraient dû faire savoir qu'ils ne se soumettaient qu'à regret à Chamberlain et aux chauvins du parlement. Une semblable attitude aurait été noble et aurait donné une force considérable au mouvement en faveur de la paix.

Cette guerre contre les républiques sud-africaines a été entreprise par une nation de pirates, avec la complicité de sa reine et de son futur roi. C'est là mon opinion formelle. Si je dois être exilé de ma résidence ici, pour avoir exprimé

cette opinion, tant pis pour moi. Mais cette question est une de celles au sujet de laquelle tous les honnêtes gens du monde entier doivent protester avec énergie et sans se lasser."

Le cardinal Vaughan, les révérends Clifford, Huges, l'évêque de Westminster, celui de Dublin Mgr Stead, Hocking, Horton, ont parlé dans des termes aussi vifs, jusque dans leurs sermons. Deux évêques anglais ont été plus loin encore. Ils ont refusé de dire des prières pour les soldats de l'Angleterre, prétendant que c'était offenser Dieu que de lui demander de protéger les exécuteurs des basses-œuvres de Chamberlain et consort.

Je me rappelle ce que disait il y a quelques jours l'illustre cardinal Vaughan : "Quand Dieu permet à un peuple faible de tenir des mois en échec la plus puissante nation du monde, c'est qu'il veut parler à la puissante nation un langage qu'elle doit écouter, sous peine d'être abandonnée de Lui."

La vérité a dû sortir de la bouche inspirée de ce prince de l'Eglise. Or, vous voyez comment l'Angleterre agit, et concluez, lecteurs.

Les braves étudiants de Laval ont mis le *ho!* là aux insolentes bravades des étudiants anglais du McGill. Ils ont donné un exemple de virilité aux avachis qui ont la prétention bouffonne de nous représenter au gouvernement. Tandis que ces pleutres s'enorgueillissent de porter la livrée d'Albion, dans le cœur des petits-fils des Doutre, des Dorion, des Laflamme, des De Lorimier, des Mercier, germent les ferments qui donneront un jour aux Canadiens-français l'indépendance absolue, plaçant enfin notre pays au rang des nations. Vive Laval.

E. Cardin.

Courrier de Paris

(Service spécial des DEBATS)

Une promenade sur le chantier de l'Exposition impose, en ce moment; les ouvriers travaillent avec fièvre; il s'agit d'être prêt pour le 15 avril, jour fixé pour l'inauguration de l'immense Kermesse de 1900. Sera-t-on prêt? M. Picard, qui est le grand organisateur de l'Exposition, a déclaré à plusieurs reprises, que pas un clou ne serait planté après le 15 avril. C'est de l'optimisme, ou je me trompe fort. Si tout est terminé pour le 1er mai, cela sera très bien, l'inauguration n'en aura pas moins lieu le 15 avril, en grande pompe; ce jour là, le principal sera fait; les grands palais des Champs Elysés, le pont Alexandre III, et tous les palais du Champ de Mars, des Invalides du Trocadéro, et des bords de la Seine, seront achevés extérieurement; leur aménagement intérieur s'effectuera en une quinzaine.

En vérité, le spectacle offert par la France, aux étrangers, sera de tous points, merveilleux; cette enfilade de monuments d'architectures diverses, le long de la Seine, sera admirable; toutes les nations se sont donné rendez-vous le long du fleuve parisien, transformant ce coin de Paris en une prodigieuse Venise, où ne manquent que des gondoles.

Voici le Palais des Etats-Unis, imposant, et superbe, celui d'Italie, tout orné de statues, celui d'Espagne, plus petit, mais pittoresque, celui de Hongrie, à l'allure de cloître; sous les quinconces des bords de la Seine, voici aussi la Finlande, aux toitures grisâtres, la Roumanie, aux coupoles vertes et bleues, la Bosnie, la Serbie, le Monténégro. Chaque pays a voulu nous faire admirer son architecture nationale; et cela produit sur le spectateur une impression des plus curieuses.

Ces grands Palais des Champs Elysés étonneront par leur splendeur et par leur immensité. Là, l'architecture nouvelle triomphe; le fer et la pierre s'allient harmonieusement; les statues s'élèvent entre les colonnes, et les murs s'adornent de frises en céramique. Quant au Pont Alexandre III, cette arche gigantesque jetée sur la Seine fera l'admiration de tous, par sa légèreté, et ses proportions à la fois énormes, et gracieuses. Ces pylônes qui l'encadreront, couronnés de Pégases en or produisent l'effet le plus heureux, et font honneur à leurs architectes.

Aux Invalides, l'amorce de constructions ne se peut concevoir; l'esplanade entière est transformée en une ville, qui s'est élevée subitement, comme sous la baguette d'une fée.

Au Champ de Mars, merveille semblable s'est opérée. Là aussi, les Palais se sont dressés, en quelques semaines, en serrant la Tour Eiffel dans un réseau de pierre, et la faisant disparaître presque, pour notre grande joie, car cette laide machine n'est pas agréable à contempler.

Au Trocadéro, les palais s'achèvent aussi très rapidement, et sur la rive droite de la Seine, le Vieux Paris, terminé, n'attend plus que les visiteurs qui ne manqueront pas d'affluer.

Notez avec cela que tout Paris fait aussi sa toilette pour l'Exposition. Nos monuments ont été restaurés, ou nettoyés; nos boulevards ont été réparés; enfin, de très nombreuses lignes de tramways ont été créées.

Je ne vous parle pas du Métropolitain souterrain, qui fonctionnera bientôt; je ne vous parle pas non plus des gares qui ont été agrandies, ou de la gare d'Orléans, qui a été transférée sur le quai d'Orsay, à grands frais, pour la commodité des voyageurs.

Voulez-vous que je vous parle de théâtre? Hélas! En vue de l'Exposition, nos directeurs ne font guère que des reprises! Ils remontent leur vieux succès! Et voici Michel Strogoff qui reparait sur la scène du Châtelet, *Les Deux Gosses* que l'on remonte à l'Ambigu, *Madame Sans Gêne*, que l'on apprête au Vaudeville. Hélas! Notons cependant quelques premières intéressantes; aux Nouveautés, *Les Maris de Léontine*, d'Alfred Capus, et à Cluny, *Le Fiancé de Thylda*, du petit chef-d'œuvre d'opérette, signé Robert Charvay, Victor de Cottens et Louis Varney.

Dans *Le Fiancé de Thylda*, nous assistons à un voyage à Paris, du neveu du célèbre de Gondremark, de *La Vie Parisienne*. Ce voyage de rêve est délicieux; Mlle Germaine Riva y créa un rôle de petite Montmartine, d'originale et talentueuse façon.

Des théâtres aux livres, la transition est aisée; je vous parlerai du *Mauvais Désir*, un roman de haute tenue littéraire, et de lecture attrayante, signé Lucien Muhlfeld; de *Mariage Révé*, un autre roman, rempli de charme, de M. Camille Pert; de *Errants Terribles*, de Jean Laurent, je vous parlerai aussi du *Chevalier Paul*, une physiologie curieuse de l'ancienne France, remise en lumière par un érudit, M. Henri Addo, bibliothécaire à la Chambre des Députés, je vous parlerai enfin de l'Encyclopédie nouvelle, publiée par la Société française d'Éditions d'art, sous la direction de MM. Buisson, Larroumet, E. Denis et Stanislas Meunier. Cette encyclopédie, qui aura cent vingt volumes, est des plus intéressantes. Chaque volume forme un petit dictionnaire, correspondant à l'une des parties essentielles des connaissances humaines.

Sept de ces petits dictionnaires étaient déjà en vente: l'*Expansion coloniale* des peuples européens en Afrique et en Amérique, le *Costume*, la *Mode*, la *Minéralogie*, l'*Electricité*, la *Photographie*, le *Jardinage*, la *Cuisine*, et je viens de recevoir simultanément l'*Expansion coloniale* en Asie et en Océanie et les deux volumes de *Biographie politique du XIX siècle*, trois précieux dictionnaires qui, au mérite du document, joignent l'attrait toujours grand de l'actualité.

J'ai aussi, sur ma table de travail les bonnes feuilles de volumes à paraître en mars et avril: l'*Histoire contemporaine de 1871 à 1900*, les *Microbes et Infusoires*, l'*Histoire grecque et romaine*, l'*Architecture* et enfin l'*Histoire de la philosophie* et le *Socialisme*, deux dictionnaires du plus haut intérêt, publiés sous la savante et vigilante direction de M. Buisson, directeur honoraire de notre enseignement primaire. Tous ces petits livres sont de lecture attrayante et utile; et pour ma part, je m'en suis déjà régalé avec fruit.

FERNAND HAUSER.

SANS CONTREDIT.—Vous ne tousserez plus, si vous prenez du BAUME RHUMAL, le meilleur spécifique du monde entier.

NOTES D'ART

M. Henri de Régner qui doit donner une série de cinquante conférences à l'Université de Harvard et dans les principales villes des Etats-Unis, sur les poètes français modernes, viendra probablement à Montréal.

Quelques concerts à l'horison. Le 6 mars, à la salle Karn, celui de Mlle Marie Terroux; le 19 mars, à la même salle, celui des élèves du professeur Alex M. Clerk. Enfin pour le commencement d'avril, celui des élèves du professeur Contant; toujours à la même salle.

Nos lecteurs ont dû lire le compte rendu de la dernière soirée de famille publié dans *La Presse* de vendredi. S'ils ne l'ont pas fait ils devraient le faire et comparer ensuite ce rapport avec le nôtre. Nous ne doutons pas un seul instant de la supériorité de ce que nous avons écrit, au point de vue de la justice et de l'intégrité, sur l'insipidité publiée par le grand confrère. Cette façon de s'attaquer à un individu, toujours le même, lequel a du mérite après tout, prouve qu'il y a quelqu'un à *La Presse*, qui jaunit terriblement de notre manière de voir en fait de délicatesse et de courtoisie. Nous ne parlerons plus jamais de cet incident; ce serait donner trop d'importance à la petite colère du contrôleur des ignorances louanges, distribuées quotidiennement au premier venu, surtout s'il a de l'argent pour payer. En terminant, nous conseillons au jeune acteur, victime de ces diatribes, de continuer à jouer comme par le passé. Les poulets de *La Presse* à son égard ne feront qu'amuser le public, aux dépens de cette dernière.

A cause de la tempête de jeudi dernier et par suite de l'impossibilité de circuler ou se trouvaient les tramways, *Le Testament de César Girodot*, a été représenté au Monument National, devant un tiers de salle tout au plus. Ceci a eu pour effet d'enlever une bonne partie de leur entrain aux acteurs, et d'un autre côté le public était paralysé et a semblé ménager ses applaudissements. Pour ces raisons, notre critique, bien qu'un peu sévère, ne tombera pas trop, nous l'espérons, sur les nerfs des interprètes. M. J. H. Bédard, dans le rôle du notaire Simon, nous a donné une interprétation tellement fidèle que nous n'aurions pas éprouvé beaucoup plus de plaisir à voir ce rôle tenu par un professionnel. Celui d'Isidore Girodot que personnifiait

M. Elzear Roy est un rôle difficile, et M. Roy s'en est bien acquitté. Il a eu suffisamment de promptitude dans ses réparties et quelques phrases bien lancées. Si seulement Melle Calder, (Clémentine, femme d'Isidore,) avait eu la même vivacité dans la riposte, tout aurait été pour le mieux. Nous avons déjà vu Melle Calder dans des rôles qu'elle préférerait sans doute à celui-là. Elle nous a paru charger son rôle outre mesure à certaines scènes, alors qu'à d'autres endroits elle ne donnait pas assez de voix. Cependant elle a su intéresser, et... il nous semble que nous ne devons pas exiger d'un artiste qu'il se soutienne tout le temps; pourvu qu'il soit suffisant, ce qui est déjà bien gentil. Mlle Clara Reid, (Hortense) possède une physionomie et un jeu des plus sympathiques. Ce rôle de petite bourgeoise incomprise lui allait comme un gant. Nous avons remarqué du reste, qu'elle est très consciencieuse et si elle ne joue pas toujours avec école, elle joue avec sobriété et respect de la vérité. M. Bourque (Emmanuel) a personnifié Célestin, fils d'Isidore. Ce Célestin est un jeune gommeux, un noceur frais émoulu de sa province et qui se la coule douce à Paris. M. Bourque a un talent spécial, celui de faire ressortir des petits rôles de genre; d'abord, il sait se faire une tête, il a une démarche et beaucoup d'entrain, dès ses premiers mots, il nous semble que la salle se réchauffe considérablement. Nous ne savons pas où il a appris ça, mais il est certain qu'il a de l'école. Cependant, jeudi soir, il nous a paru jouer comme quelqu'un de très fatigué. M. Raoul Barré a fait un *Massias* bien vécu. Il a une bonne diction, puis il ne charge pas trop ses interprétations et il a en lui quelque chose de bien français. Ce rôle lui convenait. Quant à M. Duhamel, dans *Lehuchoir*, il ne nous a pas semblé bien à sa place. Nous l'avons déjà vu à l'œuvre dans des premiers rôles, et nous savons ce qu'il peut faire. Cependant il nous a donné une bonne idée d'un rôle assez effacé. Mlle Alice Croteau (Pauline) a fait d'immenses progrès depuis sa première apparition sur la scène, et une fois qu'elle sera dépouillée de ce qui lui reste de timidité et qu'elle aura quitté ses quelques petites mignardises de pensionnaire, elle fera une bien présentable *première amoureuse*. M. J. A. Naud ne nous a pas déplu comme jeune premier, cependant nous lui avons préféré M. Charbonneau, dans le même rôle l'an passé. M. J. Lemay, dans le fermier Langlumeau, a mis beaucoup de naturel, mais il a été trop lent dans ses répliques. Ce dernier reproche s'applique en général à tous les acteurs qui devraient en même temps soigner davantage leurs entrées. Entre les actes MM. Ed. Desaulniers et J. H. Loranger ont chanté. A la semaine prochaine.

Gustave Comte.

FEDERATION IMPERIALE

Cette fédération s'accomplira-t-elle? Il y a lieu d'en douter. Outre l'objection qui se formule nettement dans l'esprit de la plupart des Canadiens-français, il est, je crois, facile de prévoir que nos citoyens anglais quand ils comprendront les conséquences d'un tel pacte seront, sauf peut-être le premier ministre de la Puissance, les premiers à la repousser.

La question est envisagée ici à un point de vue général. L'idée de la fédération est venue à l'esprit des commerçants de l'Angleterre à la suite de la concurrence désastreuse que leur font, sur tous les points du globe, les autres nations qui jusqu'à ces dernières années avaient négligé de cultiver les marchés du monde pour l'écoulement de leurs produits. Les Anglais croyaient avoir une supériorité invincible dans l'industrie et le commerce, en somme ils n'avaient que l'avantage d'avoir une marine marchande considérable, ce qui est du reste naturel étant donné que les habitants du royaume britannique sont des insulaires. Ils se sont vite aperçus que leurs industriels sont routiniers et que leurs compagnies de transports ne reconnaissent pas devoir refuser de transporter des marchandises étrangères sous prétexte de patriotisme; et à leur grande stupéfaction ils voient leur commerce périr et menacer banqueroute. Ils sont trop anglais et conservateurs pour changer leur méthode de fabriquer. Eux qui ont toujours prêché *l'open door* ont imaginé le moyen opposé, le *closed market*. D'où la fédération impériale.

Les termes du pacte seront que d'une part les colonies fourniront les matières premières et l'Angleterre déversera ses produits fabriqués dans les colonies. Comme matières premières l'Angleterre ne possède guère que le charbon et le fer, et encore peut-on dire que le charbon est une matière première? Il ne reste que le fer, servant surtout à outiller les grandes fabriques de tissus. Mais voici ce qui se produira, par exemple pour le Canada: cette dernière colonie possède également du charbon et du fer dont les mines commencent à être exploitées en grand. Nous, Canadiens, entendons fabriquer l'outillage dont nous avons besoin et avons déjà équipé nombre de fabriques qui nous fournissent ce que nous avons besoin en fait de coton et tissus de laine. Si, après le pacte, nous continuons à fabriquer, qu'est-ce que l'Angleterre nous expédiera en retour de nos grains, notre bois et nos produits de la laiterie? Peu de chose que je sache. Alors les Anglais seraient ruinés du coup, au moins pour ce qui nous concerne. Il est donc évident que si nous sommes loyaux tel que l'entendront certainement les Chamberlain de là-bas, nous fermerons nos fabriques et cesse-

rons d'extraire du fer de nos mines. Je doute fort que même les ultra loyaux d'ici consentent à ce marché.

Autre conséquence. Supposons que nous consentions à ce marché comptant nous refaire, sur les matières premières, les bois et les produits agricoles. Il est indubitable que les pays qui fournissent ces produits, sont des pays pauvres. Voici pourquoi. Quand une matière première est mise au jour, le travail le plus important qui lui donne de la valeur a été fait par la nature; personne n'est payé pour cela, l'extraction, la récolte se fait avec la main d'œuvre la moins dispendieuse. Au contraire celui qui façonne le produit brut est appelé ouvrier, travailleur habile, et il est rémunéré en conséquence. La matière brute en ses mains, double, triple de valeur, son salaire est proportionnel au résultat. Transformez ces deux genres de travail en or et vous verrez que dix jours de travail du Canadien par exemple équivaudront à peine à une journée de travail de l'Anglais. Tout l'avantage sera pour l'Angleterre, et de pauvres que nous sommes nous deviendrons gueux. Le marché est inacceptable et les *colonists* anglais s'y refuseront.

Il est vrai de dire aussi que cet argument peut se rétorquer d'une façon curieuse. Notre pouvoir d'acheter étant notablement diminué, il est certain que les Anglais auront chez nous un bien pauvre marché, d'où il adviendra nécessairement que les insulaires de là-bas ne pouvant échanger que peu de leurs produits seront ruinés comme nous. C'est une mauvaise affaire pour eux comme pour nous.

Il est également vrai que le commerce anglais est en banqueroute. Rien ne nous oblige à partager sa misère. Mieux vaudrait l'indépendance, mieux vaudrait l'annexion aux Etats-Unis.

JULES VERNIER.

DEPECHE ANGLAISES

Ces jours derniers, William Bluff, employé du télégraphe à Londres, se trouvait à l'appareil lorsqu'il parvint du Transvaal la dépêche suivante:

"Nous avons eu un engagement avec les Boers. Trompés par les appareils d'optique, nous étant d'ailleurs trouvés devant un commando que nous n'attendions pas, avons été battus. Nous avons eu huit cents morts et un grand nombre de blessés. Douze canons pris. L'ennemi avance."

—Fichtre! monologua William. Voici qui est pour mécontenter le jingoïsme de mon chef de bureau. Or j'ai précisément un congé à lui demander. Atténuons

Et William libella ainsi la copie du télégramme qu'il alla porter à son chef:

"Nous avons eu un engagement. Nous avions affaire à des forces écrasantes. Notre tentative d'offensive a échoué. Nous avons perdu quatre cents hommes tués et un certain nombre de blessés. Huit canons pris. L'ennemi a gardé ses positions."

A la lecture de ces lignes, le chef s'écria:

—Que dira ma femme à qui l'annonce de tels désastres donne de si épouvantables crises de nerfs? Il ne faut pas qu'elle voie une aussi terrible chose dans les journaux.

Cette rédaction fut aussitôt préparée pour être transmise au directeur du télégraphe:

"L'ennemi nous a traité avec surprise. Nous étions en contre vingt. Aussi, malgré la courageuse défense des officiers et soldats, nous avons perdu une centaine de tués, des blessés — et des prisonniers. Huit canons démontés. L'ennemi garde cependant une timide défensive."

Le directeur du télégraphe qui a un fils dans un élégant régiment de Windsor pensa:

—Si la chose est connue, il pourrait être envoyé là-bas avec des renforts. C'est beaucoup risquer pour avoir un avancement si facile à obtenir en dansant quelques bostons.

Alors ce texte fut dicté à un secrétaire pour être communiqué au War Office:

"Nous avons été sauvagement assaillis. Combat vif. Quelques morts, blessés et prisonniers. Six canons démontés. L'ennemi a disparu, probablement en fuite..."

Au War Office, les légumes étaient assemblés. —C'est évidemment sans gravité... N'empêche qu'il ne faut livrer cette occasion de critique aux ennemis du commandement, insinua le général.

Un financier ajouta:

—Ca tombera mal, le jour où je me proposais d'augmenter le prix du charbon.

Joe Chamberlain termina:

—Et moi qui demain voulais jouer à la hausse sur les mines d'or!

D'un commun accord, on libella ceci pour être affiché:

"Nous avons attaqué l'ennemi... Il a reculé... Nos troupes ont été magnifiques de valeur. L'excès de leur courage a fait tuer et blesser un nombre minime de soldats. L'ennemi a subi des pertes énormes.

—Laissez les six canons démontés, qui me seront un prétexte à demander de nouveaux crédits, dit un parlementaire.

Les journaux publiaient, vingt minutes après:

"Télégramme du Transvaal. Eclatante victoire!! Hurrah for England!!!"

"Nous avons écrasé héroïquement les damnés Boers. Quelques blessés seulement — et sans gravité. En revanche, des centaines de cadavres ennemis jonchent le sol du champ de bataille... Nous avançons... Hurrah! hurrah!"

Et le bon peuple de Londres inonda sa joie de palé-ale.

X.

REPRODUCTION

LA ROSE DU YEMEN

I

Les tribus s'étaient réunies aux courses de chamelles. On avait dressé les camps sur un terrain onduleux pour laisser aux coureurs toute la plaine.

Ceux-ci étaient des adolescents de tentes riches et dont les pères possédaient de riches troupeaux, chacun devait disposer au moins de deux dromadaires fins.

Yasi, fils de Thor, n'avait rien, pas même un chammeau noir; son père fabriquait des outres et affilait des pointes de lances.

Mais Yasi, bien que pauvre, savait dompter les coureurs mieux qu'un fils de chef; il était habile dans l'improvisation des vers; et quand, drapé dans son manteau troué, il passait devant la source, les femmes, en le regardant, laissaient déborder leurs amphores.

Pourtant, depuis des jours, son inspiration était tarie; il ne se montrait plus autour de la fontaine.

Couché dans le sable, ses vastes prunelles immobiles. Il songeait avec humiliation qu'il ne pourrait prendre part aux courses.

Il songeait aussi avec langueur à la grande tente ouverte, dressée au milieu de la plaine, où, selon l'usage, les jeunes filles rituellement enveloppées iraient s'asseoir. Au passage des chamelles, elles arracheraient leurs voiles, et les cavaliers emporteraient dans l'impétueuse galopade la vision éblouissante et fugace des chevelures dénouées, des faces, des gorges et des bras nus.

Et Yasi répandit du sable sur sa tête et maudit sa pauvreté.

Sur le sol aveuglant de lumière, soudain un ombre se projeta. Le jeune homme leva les yeux et il vit Assam accroupi à côté de lui. C'était un fils de riche et qu'il n'aimait pas.

Tous deux restèrent silencieux, chacun évitant de parler le premier. Enfin Assam dit à Yasi:

—Voilà, je dois courir; mais la vitesse des bêtes me donne le vertige. Or, la fille de Hossaine, celle que l'on appelle la rose du Yémen, ne veut m'agréer pour époux que si je suis le vainqueur de la course.

Il se tut de nouveau; Yasi, pour dissimuler le tremblement de ses mains, les enfouça dans le sable.

L'autre reprit:

—Si tu veux courir à ma place, et si tu arrives premier, je te donnerai et mon sabre, et mon manteau, et ma chamelle blanche.

—Je veux bien, dit Yasi.

Mais il était devenu triste, car il pensait à la fille de Hossaine.

II

Au feu des mousquets, les chamelles partaient.

Elles sautaient, bondissaient, puis allongeaient l'écart de leurs jambes effilées, elles volaient comme des touffes de laine fauve; et, blondes comme des grains de sable, elles se confondaient à la blondeur du sol.

Yasi, emmitouffé dans les habits d'Assam, galopait en tête vers la tente ouverte.

Les jeunes filles laissèrent tomber leurs voiles.

La chamelle passa comme un éclair.

Mais Yasi avait entrevu la nudité d'une george, il avait distingué au vol trois points roses: une pande- loque de corail, et, de chaque côté, comme deux petits grains insurgés.

Les dunes se meuvent devant ses yeux, elles s'éloignent et s'effacent comme un corps qui fuit, elles reviennent et s'enflent comme des formes amoureuses. Et parmi toutes ces blancheurs et tous ces remous. Yasi voit frissonner trois points de pourpre, trois perles de corail rose.

Il a négligé sa bête; il a oublié la course.

Depuis longtemps les autres l'ont dépassé. Il ne s'en inquiète pas; il s'en rejouit presque; il voudrait rétrograder, pour se jeter dans la poussière devant la tente ouverte.

Enfin il arrive au but. Il n'entend pas les quolibets des coureurs; il n'écoute pas les imprécations d'Assam. Indifférent, il se laisse dépouiller du manteau, des armes et de la chamelle, trésors dont sa pauvreté avait rêvé tant de nuits...

Subitement, il s'élança sous le ciel de feu; sur la plaine sans ombre, il court. Il a perdu son briquet à silex, sa ceinture est dénouée, le voile glisse de sa tête; mais il court. Devant la tente de Hossaine, il s'arrête, pantelant, saupoudré de sable.

—Je demande en mariage la fille Ouarda-al-Yamana, la rose du Yémen.

—Ouarda-al-Yamana?... Est-ce que d'avoir vu courir les compagnons de ton âge t'a rendu fou? Sont-ce les mirages du Nefhoud qui t'ont halluciné? Ou, as-tu, jeune amoureux, humé l'ivresse dans les plantes odorantes des dunes?

—Que te faut-il pour me la donner?

—Ce qu'il faut? De la raison à toi; à moi des chamelles.

—J'en aurai.

Et Yasi, le cœur bondissant de rage, sortit de la tente.

Il trouva Ouarda au milieu des jeunes filles.

—O toi, qui fleuris comme la lande sous la rosée, je veux te parler, suis moi à la fontaine.

Elle l'y suivit.

—Je t'ai vue. Je courais à la place d'Assam...

—Oui, je t'ai vue.

—Je passais sur ma chamelle comme un voyageur assoiffé au désert. Tu étais l'arbre aux deux fruits succulents, où l'on boit la vie.

—Je t'ai vue.

LE BUT SACRÉ DU JOURNALISTE.

—Je passais sur ma chamelle comme un roi malade sur son trône. Tu étais la plante aux corolles de parfum qui enchantent l'insomnie.

—Je t'ai vue.

—Je passais sur ma chamelle comme le batelier dans sa pirogue. Tu étais la branche de corail transparente sous l'eau. A ses deux pointes roses mon cœur s'est échoué.

—Ton père a raillé ma pauvreté; je serai riche. Je pars; je reviendrai quand j'aurai des chamelles pour lui et des anneaux pour toi... m'attendras-tu?

—Je t'attendrai.

—Fleur de mon aube, donne-moi à boire dans le creux carminé de ta main.

Elle se pencha vers la fontaine et lui tendit sa main. Il but une gorgée, puis il dit:

—A toi, maintenant, bois ce qui reste.

Elle porta sa main à ses lèvres; mais une goutte s'échappa à travers ses doigts et roula lentement dans l'échancrure de sa robe.

Il la regarda couler; et, tout vibrant d'amour, il supplia:

—Je t'en prie, je t'en prie, montre-moi la petite perle de corail suspendue à ce fil et qui se perd dans la beauté de ton corps.

Elle retira sa pendeloque; il la prit entre ses lèvres, et il crut y trouver le goût de sa chair. Alors, troublé jusqu'au fond de lui-même, épouvanté de son amour, il s'enfuit.

III

Un soir de pleine lune que les sables scintillaient sous la rosée, —des années s'étaient écoulées depuis le départ de Yasi, —un seigneur nomade, suivi d'une caravane, arriva au camp.

Cet homme, aux vastes prunelles, dont les joues creusées et le front balaféré attestaient une vie d'aventures, était drapé dans des vêtements lamés d'or; et les parfums dont s'embaument les jeunes mariés s'échappaient de sa personne comme d'une cassolette.

D'un pas guerrier, il pénétra dans la tente du chef.

—Reconnais-tu, — dit-il à Hossaine, — reconnais-tu Yasi, fils de Thor, dont naguère tu as raillé la pauvreté et l'amour?

Il marcha vers l'entrée, souleva brusquement le rideau, qui était tombé derrière lui, et d'un large geste hautain, montrant la caravane:

—Regarde au dehors! dit-il. Vois mes chamelles et mes juments, et mes bêtes de somme qui plient sous le butin! — Où est ta fille?

—Elle est morte.

Le rideau glissa des mains de Yasi, qui s'affola contre le mât de la toiture. Et le heurt fut si rude que toute la tente en trembla.

Enfin, ramenant autour de lui son manteau:

—Viens me montrer sa tombe.

Les deux hommes sortirent, ils marchèrent l'un derrière l'autre, silencieux. Ils passèrent entre les rangées de chameaux accroupis et qui beuglaient à leurs déchargeurs.

Hossaine, le cœur enfiéllé, regrettait ces richesses.

Yasi, à chaque bête, se rappelait un danger devenu inutile, chaque présent évoquait en lui la mort d'un espoir. Et de grosses larmes roulèrent une à une sur ses robes de fêtes.

Ils accédèrent à un petit tertre de sable, sur lequel s'élevait une stèle.

—Voici la tombe d'Ouarda, dit Hossaine.

Puis il s'en alla.

Yasi s'étendit sur le sépulcre, et, ses bras étreignant la stèle, il pleurait.

—Il caressait la pierre, il baisait la poussière; au tombeau il gémit sa longue et vaine ardeur. Et vers les solitudes argentées, le souffle de la nuit emportait les plaintes de l'amant.

Subitement, il se redressa et il vit derrière lui une jeune fille qui tirait le pan de son manteau.

—O toi qui aimes et qui pleures, tu pleures une tombe vide! — Je ne puis dormir dans la tente, tes sanglots déchirent mon sommeil. — La fille de mon père n'est pas morte. On lui a dit que tu avais péri dans la bataille. On l'a mariée avec Assam. Ils sont partis, car Assam te craignait; et mon père, redoutant ton retour, fit dresser ce simulacre de sépulture pour satisfaire à ta douleur. Ouarda demeure parmi la tribu des Harb, dans les montagnes du Hedjaz.

Le Bédouin bondit vers sa plus rapide chamelle, et sans même éveiller ses hommes, il partit.

Et déjà loin, il cria à la jeune fille:

—Que Dieu te rende en joies ce qu'il m'a prodigué en souffrances.

Il chevaucha dix jours et dix nuits, sous l'accablant du soleil, sous le souffle sinistre des vents. Il traversa des océans de feu, il franchit ces falaises de basalte. Il haletait de fièvre, ses dents claquaient, ses lèvres se desséchaient; ses blessures anciennes se rouvrirent. Enfin il atteignit la tribu des Harb, campée sur les grèves du Grand-Désert.

Il entra dans la tente d'Assam.

Une femme y filait du *testi*. Elle était seule. C'était Ouarda.

—Je t'en prie, donne-moi à boire, lui dit-il.

Elle se leva et lui apporta du lait de chamelle.

Il but une gorgée, et lui rendant le vase:

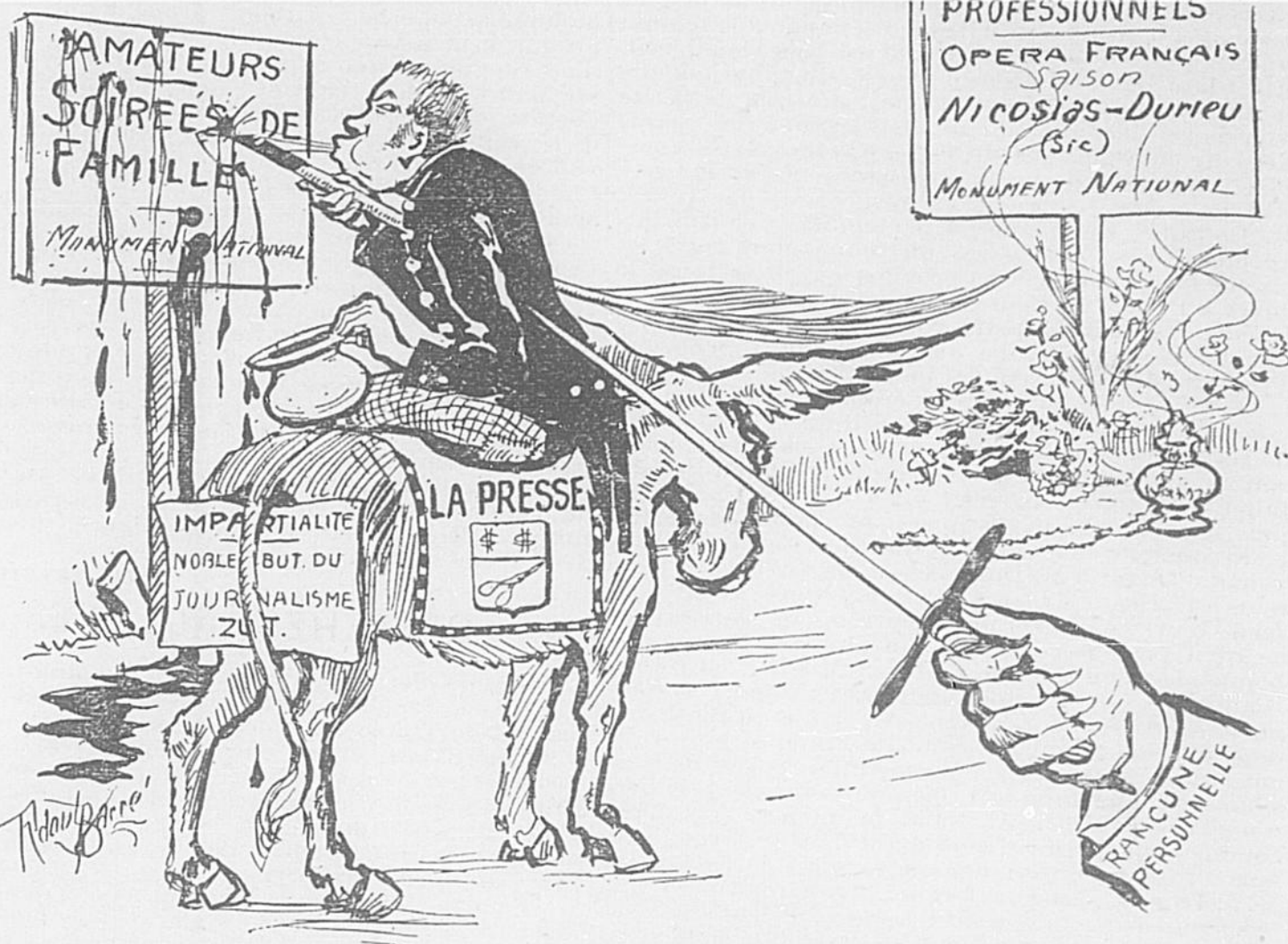
—A toi, maintenant, bois ce qui reste.

Et il la regarda.

Alors elle le reconnut.

Elle se précipita vers lui, mais il chancela comme un homme ivre.

—Je me meurs, dit-il.



La plume marche comme on la mène.

(Inspiré d'un compte rendu de *La Presse*.— Voir NOTES D'ART.)

Elle lui prépara une couche, il s'y étendit. Elle s'assit à côté. Il avait perdu connaissance et pleurait comme devant la tombe vide.

Enfin il se calma; il ouvrit les yeux et voyant Ouarda près de lui, il se rappela leur jour heureux, et il rit comme un enfant.

—Te souviens-tu, lorsque tu m'as donné à boire dans le creux de ta petite main?

Et il fit semblant d'y boire jusqu'à la dernière goutte.

—Dis, as-tu toujours la pendeloque de corail rose qui se perdait dans la beauté de ton corps?

Elle la lui montra; il la porta à ses lèvres.

Et doucement, avec ses doigts, il appuya sur l'étoffe qui se tendait sur la gorge gonflée:

—Ma rose du Yémen... ma petite rose des collines blondes... murmura-t-il.

Et sa tête retomba sur la poitrine d'Ouarda....

Il était mort.

MYRIAM HARRY.

FAITS-DIVERS

—LeBeuf, l'échevin, s'arroge des droits que la charte de la ville de Montréal refuse même à son premier magistrat, le maire. Pour satisfaire ses petites rancunes, il fait arrêter sur la rue des Canadiens paisibles sous des prétextes futiles, tandis qu'à vingt pas plus loin des Anglais, ivres et dégoutants de l'écume des invectives lancées à l'adresse des Canadiens, invitent le peuple à la discorde. Pour donner une bonne idée du caractère de l'individu, nous reproduisons ici, textuellement, un dialogue entre lui et M. Marchand, un ancien reporter du département de la police, à *La Patrie*.

LEBEUF—(Entrant au bureau des détectives)—: Je suis fatigué horriblement. Je me suis couché à quatre heures ce matin. Ces troubles parmi les étudiants me causent beaucoup d'ennuis. Il m'a fallu avant d'aller me coucher, écrire deux lettres aux journaux canadiens pour expliquer les faits tels qu'ils se sont passés hier. Ces journalistes écœurants, depuis le premier jusqu'au dernier, me fatiguent plus que tout autre chose.

Puis, se tournant vers M. Marchand, il lui dit à brûle-pourpoint: Marchand vous êtes un grossier et un polisson; je reconnais dans les journaux votre griffe et celle de votre rédacteur. (Les insultes que LeBeuf adresse à ce journaliste sont trop malpropres pour être publiées ici.)

M. MARCHAND: Vous vous trompez, monsieur LeBeuf; je ne mérite certainement pas ces reproches, je suis plus poli que vous, car je ne vous insulte pas.

LEBEUF: Silence! Si vous ne vous taisez à l'instant je vais vous faire chasser d'ici.

MARCHAND: Je croyais que tout citoyen pouvait s'exprimer librement à l'Hôtel de Ville qui a été construit pour abriter tous les citoyens.

LEBEUF: Vous êtes un polisson! Vous allez être châtié pour ce que vous venez de dire. Vous allez coucher dedans encore une fois. J'aurais dû vous envoyer en prison. Nous verrons qui de nous deux gagnera, ou votre *Patrie* ou moi. Sortez d'ici.

LeBeuf fit signe de la main à un détective qui s'empressa d'éconduire M. Marchand.

Après ces faits il nous est permis de nous demander si nous vivons à Montréal au XXe siècle ou si l'empereur de la Chine a pris possession de l'Hôtel-de-Ville.

Un fait certain c'est que les journaux donnent trop de crédit aux détectives et aux constables pour les arrestations insignifiantes qu'ils opèrent. Il en résulte que ces individus perdent la tête. Bien plus, ils ont la mémoire courte et oublient vite les services rendus. Quelques-uns d'entre eux sont trop ignorants pour être même constables et au lieu de les aduler on devrait les exposer.

—La nouvelle loi des licences, telle que projetée par les débitants de liqueurs, sera amendée par un comité de citoyens qui représentent nos sociétés de tempérance les plus influentes de la province. Parmi les plus importants de ces amendements il y en a un qui permet à la femme d'un ivrogne de poursuivre en dommage un hôtelier qui persistera à fournir de la boisson à son mari, lorsque ce dernier aura été convaincu d'ivrognerie et lorsque la femme aura notifié par écrit le propriétaire de ne plus fournir de la liqueur à son mari. Un autre amendement permet à une famille de poursuivre en dommage un hôtelier pour avoir fourni de la boisson à un mineur.

Le Refuge Français organise, pour mercredi, une représentation de la comédie *PARTES DE MOUCHES*, de Victorien Sardou, qui sera donnée à l'Académie de Musique, au bénéfice de l'Union Nationale Française. Les Canadiens devront profiter de cette circonstance pour aller applaudir à la *Marseillaise*.

Cette soirée sera sous le patronage de M. le consul général de France au Canada.

—Les vieillards de Montréal disent que la présence de rats et de chats morts, gelés, dans nos rues, cet hiver, est d'un mauvais augure. C'est un signe, disent-ils, qu'il y aura cet été quelque peste ou épidémie qui ravagera notre population. Les prophéties sont à l'ordre du jour.

—On estime qu'il s'est manufacturé clandestinement dans la province de Québec, cette année, 2,000 barils de liqueurs enivrantes. On dit que dans la ville de Montréal même il s'en est manufacturé pas moins de 800 barils. Est-ce vrai?

—Les différentes sociétés ouvrières de Montréal parlent d'avoir une grande convention dans le cours de l'été afin de discuter les moyens de se fusionner et de présenter aux prochaines élections des candidats choisis parmi eux. La majorité des opinions est que le parti ouvrier forme les deux partis et que si l'entente règne une fois, les résultats se feront sentir en peu de temps.

TEMPS PROBABLE

Toronto, 4.—Moins froid. De la neige. On craint de la pluie.

SUS A L'ENNEMI.—Le rhume, la toux, c'est incommode et ça fait souffrir. Tuez-le dès le principe avec le BAUME RHUMAL.

OCCASION UNIQUE: A céder pour cause de départ, le restaurant connu de tous, situé à l'angle de la Côte Saint-Lambert et Craig. Conditions extraordinaires. S'adresser au locataire.

Ses pieds enflent



JOHN BULL.—J'avance, c'est incontestable, mais, bon Dieu ! que c'est fatigant de marcher sur le bien d'autrui !

LA GUERRE

(Service de la PRESSE ASSOCIÉE.)

Pas de Nouvelles

Londres, 4 Mars. Il est évident qu'une censure extraordinaire ferme la bouche des préposés au dépouillement des dépêches venant de l'Afrique Australe.

A la dernière heure, cette nuit, le Bureau de la guerre n'avait pas ajouté un mot aux insignifiances publiées par les journaux d'hier et le seul bulletin affiché a été celui annonçant qu'aucun renseignement sérieux ne sera donné avant que Roberts n'ait frappé le coup décisif.

Ces informations nous laissent croire que nous n'apprenons rien de la marche de Roberts et de ses généraux.

Mafeking n'es pas degagee

Londres, 4.—Une dépêche de Bruxelles dit que le docteur Leyds autorise les journalistes à nier qu'il ait reçu la nouvelle de la délivrance de Mafeking.

Les Prisonniers Boers

CAPE TOWN 4.—Le chemin de fer a été reconstruit de Kimberley à Riverton. Le total des prisonniers boers pris à Qaardeberg s'élève à 4,660. Environ 3000 d'entre eux sont en route, et les wagons de chemin de fer y sont tous employés.

Kruger rencontre Steyn

Londres, 4.—Le président Kruger est parti de Pretoria et doit rencontrer le président Steyn, de l'Etat Libre d'Orange. Le lieu de leur rencontre n'est pas connu, mais doit être dans l'Etat Libre. Ceux qui sont plus au courant des derniers événements, prétendent qu'ils doivent se concerter sur les négociations pour la paix, et que cette résolution a été prise parce qu'ils y sont poussés par beaucoup de Boers, et non pas parce qu'ils craignent des revers accablants ; au contraire les deux présidents croient plus que jamais à la victoire.

Américains et Boers

Paris, 4.—Il est rumeur dans les cercles diplomatiques que le congrès de Washington va adopter une résolution de sympathie pour les Boers.

Lord Salisbury et les Etats-Unis

Londres, 4.—Lord Salisbury a déclaré qu'une alliance entre l'Angleterre et les Etats-Unis est impossible. —N. d. l. R. Cette déclaration après les manifestations de Paris et les menaces du Congrès est assez cocasse.

Buller remercie la Reine

Londres, 4.—La Reine a reçu la dépêche suivante du général Buller. "Les troupes ont été touchées des félicitations de Votre Majesté, qui les encourage et les anime".

L'Ecosse fait de l'oeil aux Etats-Unis

Edimbourg, 4.—Les autorités de l'Université d'Edimbourg ont conféré le titre de docteur en droit à l'ambassadeur américain, M. Choates.

Les Américains a Porto-Rico

San-Juan de Porto-Rico, 4.—Les Américains n'ont pas fini avec Porto-Rico. Les Porto-Ricains sont découragés de l'échec que le Congrès a subi en essayant de leur donner un gouvernement. Lors du bal donné, par les officiers de l'armée et de la marine, la veille de l'anniversaire de la naissance de Washington, tous les citoyens notables et l'éditeur du *El Diario* ont refusé l'invitation, disant qu'ils ne pouvaient se réjouir avec les américains tant que leur pays serait considéré comme "une spéculation." Les journaux déclarent que le peuple est dans un état pire que lors des jours les plus noirs du régime espagnol.

Desastre

ROCHESTER, N. Y. 4.—Une terrible explosion est arrivée au "Rand Powder Mills" d'Oak Bridge, à environ six miles à l'est de Pittsford vers cinq heures hier, causant une destruction totale de la bâtisse et du matériel. Fred Buholtz est blessé, ses blessures seront peut-être mortelles. Charles Bartlett un autre employé a réussi à se rendre à Pittsford, malgré la tempête, et est parti avec du secours vers huit heures ce matin.

Les dentistes grincent des dents

New-York, 4.—L'ambassadeur Choates attirera l'attention du ministère des affaires étrangères anglaise sur les médisances que répandent les journaux londonniens sur la réputation des dentistes américains établis à Londres, dans le but ardent de leur faire impossible la pratique de leur art.

Les dentistes américains, établis à Londres, disent que depuis 1893, le gouvernement anglais refuse d'accorder à ces praticiens les certificats les autorisant à arracher ou curer les dents d'autrui dans la brumeuse capitale.

CUBA S'AGITE

Mobile, Mich. 4.—Le correspondant cubain du *Mobile Register's Havana* ouvre cette dépêche en date du 24 février : "J'apprends que les îles préparent un soulèvement qui ne tardera pas à éclater. Les indigènes s'approvisionnent d'armes à feu et de mèches. Plusieurs manufactures d'armes ont épuisé leurs magasins."

Manille, 4.—On reçoit de diverses sources, des nouvelles confirmant la rumeur que les insurgés se soulèvent de nouveau, à la faveur de la saison pluvieuse qui recommence.

Remise au Président Loubet du dollars Lafayette

Paris 4 mars.—On a remis hier au Président Loubet du dollars souvenir à l'effigie de Lafayette. Cette présentation a donné lieu à d'ardentes manifestations d'amitié entre les deux républicains.

La grippe a Paris

Paris, 4.—L'influenza fait rave à Paris. Parmi les malades on cite, le Président Loubet, de Gallifet et le cardinal Richard.

SPORTS

LA COUPE STANLEY.—Demin soir à l'Arena, sera jouée la première joute de hockey de la série entre le club Crescent de Halifax et le Shamrock. Le nouvel aspirant à la possession du fameux trophée n'a pas la réputation qu'avait le Victoria de Winnipeg qui est venu le mois dernier, et à cause de cela, la somme d'intérêt suscitée par les prochaines parties est loin d'être aussi considérable que lors des luttes du mois de février. Cependant, si l'on considère le travail accompli par les champions des provinces maritimes, depuis le commencement de la saison, ceux-ci ont droit d'être regardés comme des adversaires redoutables.

Sur onze parties jouées contre les autres clubs de leur district, ils n'en ont pas perdu une seule, et ont gagné chaque fois par des scores écrasants. L'un de leurs adversaires, le club Oriole de Moncton N. B. a été défait par 13 points contre 2. A moins que ces clubs soient d'une faiblesse extraordinaire, il y a lieu de tout redouter de la part du club de Halifax.

Les Shamrocks seront prêts à toute éventualité.

BILLARD.—Le Cercle Saint-Denis a subi une défaite à Ottawa, hier soir. Score : Ottawa, 758. Club St-Denis, 659. Majorité pour Ottawa, 99.

LES OTTAWA ONT FAIT DÉFAUT.—Comme la chose avait été annoncée, le club d'Ottawa n'est pas venu remplir son engagement, hier soir. Le Shamrock se trouve donc vainqueur... par défaut.

Notre vaillant club irlandais n'a plus qu'à battre encore une fois le Québec—et il n'y a rien à craindre de ce côté afin d'être déclaré de nouveau champion de la ligue. Les Shamrocks n'ont pas perdu une seule partie des séries. C'est un record qui doit les rendre fiers.

LES SPORTS DE L'ÉTÉ.—Une activité inusitée règne chez tous les clubs de crose et de baseball. Cet état de chose à une date si rapprochée fait bien augurer de la prochaine saison.

Le National s'occupe déjà de la formation de son équipe. Celle-ci sera non moins forte que les années précédentes. En dépit de l'indignation qui fut créée, à la fin de la saison lorsque notre club canadien-français succomba au Shamrock dans la grande joute finale, les directeurs de notre association ne semblent pas avoir perdu confiance dans les joueurs, car tout indique que la plupart seront à leur poste, au début de la saison. Il y aura même encore trois ou quatre Irlandais, entre autres Kavanagh et Brown. La nomination de Foley au poste de capitaine semble rencontrer l'approbation générale. Si l'expérience comme joueur compte pour quelque chose, Foley devrait faire un bon capitaine.

Le club de Lorimier ne reste pas en arrière. Il fait, lui aussi, ses préparatifs. On peut être assuré de voir ce jeune club figurer avec avantage dans une ligue, l'été prochain.

Le club Mascotte s'occupe actuellement de sa réorganisation, ainsi que de la formation de la ligue de la Province de Québec.

L'assemblée annuelle de cette organisation est convoquée pour samedi prochain. La composition de la ligue sera à peu près la même que l'an dernier avec le club Mascotte, Valleyfield, St-Hyacinthe, Richelieu de Sorel et St-Jean.

On dit que le club Hochelaga ne sera pas admis, cette année, les clubs du dehors refusant de venir deux fois à Montréal.

Le projet de formation d'une ligue intermédiaire lancé par le club Indépendant semble devoir réussir. Le club Hochelaga, dans le cas où on lui refuserait sa place de l'an dernier au rang des grands clubs, a sa place marquée d'avance chez les intermédiaires.

JOS. MARIER.

ON S'APAISE

Les manifestants ont été calmes hier soir et la nuit dernière. Les officiers commandant les troupes Montréalaises ont mis sur pied quelques régiments qui ont parader avec tambour et clairons. Les étudiants de Laval se sont retranchés dans leur Université dans l'attente d'une attaque qu'on disait devoir se répéter hier soir.

La population surexcitée a empli les rues toute la soirée sans manifestation. Des groupes sont allés chanter *La Marseillaise* autour du Monument Chénier et se sont ensuite dispersés.

Espérons que les hurleurs anglais en ont assez de l'eau froide dont on arrose les bouledogues enragés.

PLANCON AU MONUMENT

Au concert d'hier soir, il y avait peu de spectateurs, mais ils étaient enthousiastes. La sonate de Grieg (op. 8) pour violon et piano a été suffisamment rendue, quoique tronquée d'un numéro. Melle Marier a dit avec beaucoup de sens, la romance *Il neige* de Bemberg, puis le *Pays bleu* de Chaminade. Nous aurions aimé un peu plus de fermeté d'articulation, chez Melle Marier, étant donné la défectuosité de l'accoustique de la salle.

M. Dubois a superbement rendu le *Kol Niderei* de Max Bruch sur son violoncelle: superbement, sans nous emballer. M. Alfred Desève a joué juste, comme toujours, et il a mis de l'expression poussée jusqu'à l'acrobatie, ce qui nuit parfois à l'exactitude ; avouons aussi que son accompagnateur n'était pas brillant. M. Pol Plançon nous a dit plusieurs chansons, il a eu de véritables ovations.

C'est un diseur de romances au sens artistique du mot ; et nous croyons que c'est dans la variance qu'il est vraiment chez lui. Nous nous souvenons des quelques désillusions qu'il nous causa, alors que nous l'avons entendu à la scène. C'est avant tout un chanteur de concert de premier ordre. Le concert d'hier soir a été un régal artistique.

G. C.

Là falsification

Un professeur de l'Université Laval a déclaré cette semaine que la falsification des comestibles est responsable de la grande partie des maladies épidémiques. De nos jours, dit le distingué médecin, on vise plutôt à la beauté, à la blancheur et à la légèreté du pain, etc., regardant avec mépris la grossière apparence, la noirceur et la pesanteur du principal produit de la cuisinière.

Qui a jamais entendu parler de la pesanteur de la viande, du fromage ou du beurre ? Et dans les parties du monde, tel qu'en Westphalie, par exemple, où les riches et le peuple mangent du pain noir n'est-il pas vrai qu'il y a moins de maladies qu'à Montréal ?

Si ceux qui pensent le contraire ne sont pas convaincus, qu'ils nous donnent une explication de l'existence parmi nous de médecins, de pharmaciens, de dispensaires, hôpitaux, docteurs sauvages, guérisseur à la "secrède," à la plume, à l'attouchement, à la prière de sainte Appoline, remèdes patentés, les comères à l'emplâtre et à la savoyanne et aux centaines de détailliers de stimulants ?... et que sais-je ?

LES MOUCHARDS

La ville de Montréal est infestée d'une plaie cent fois pire que toutes celles qui ont frappé l'Egypte. C'est celle des "détectives privés" ou mouchards. Une foule de jeunes gens pensent avoir atteint la période de la renommée quand ils peuvent au milieu de la conversation, sortir de leur poche, ou de leur porte-feuille, une belle grande carte portant leur nom tout au long avec ces mots en lettres saillantes : "American Detectives Association ;" "Mexican Detectives Association," etc. Pour le bénéfice de ces jeunes inexpérimentés, nous leur donnerons gratuitement l'information qu'il existe une foule de soi-disant bureaux de sureté américains et canadiens qui nomment des agents par centaines, à raison de \$5.00 par certificats. Inutile de dire que ce prétendu certificat ne vaut pas le papier portant les noms de présidents, secrétaires, etc. Ainsi on ne sait pas à qui on a affaire de nos jours. Roulons-nous la langue cinquante fois avant de parler. Surtout dans les temps de guerre....

UNE MONTE

Dans un club "fashionable" de Montréal, la semaine dernière, une vingtaine de jeunes gens, après un dîner somptueux, ont fait danser trois petites fillettes de 12 ans, dans un costume des plus primitifs. Les petites ont parait-il, été dressées par leur mère qui tient un établissement de rafraichissements dans une rue latérale avoisinant la rue Saint-Laurent. La gérante de ce trio intéressant distribue des cartes d'affaires annonçant que les danseuses égyptiennes, Alva, Cleo et Mana, sont à la disposition des organisateurs de banquets de gens mariés seulement.

PAQOT et MENTIOR

Sont les meilleurs agents intermédiaires pour les produits belges, français et allemands.

Importations de vins, conserves, champagnes etc.

— RUE SAINT-JEAN —

LES AFFAIRES

La huitaine a été dans l'ensemble suffisamment calme. A la Bourse, les valeurs minières ont eu un peu d'activité et, à la clôture, hier, ont pris un peu de mieux. La fièvre dépressionnante diminue d'intensité. En valeurs de banque, comme en valeurs industrielles et de gouvernement, du Canada et des provinces, la situation est stable, et, en réalité, il n'y a que ceux qui ne peuvent soutenir leurs marges qui offrent à vendre en fractionnant en moins.

Nous marquons le Pacifique Canadien à 98½, le Tramway de Montréal à 306, malgré ses dépenses énormes, occasionnées par la dernière tempête de neige, pour débayer ses rails.

La Cie de Richelieu et Ontario, fait 109½ c'est un peu exagéré; au reste personne en dehors d'un cercle restreint comparativement, ne s'en préoccupe. Le télégraphe de Montréal a formé à 173; le téléphone Bell à 190. On n'entend pas beaucoup parler du Téléphone des Marchands. Le gaz à 188, la Royale Electricque à 192; le Coton de Montréal à 160. Le War Eagle qui a fait tant de bruit depuis quelque temps est offert à 1.38½; les acheteurs en offrent 1.34.

Le reste de la liste n'offre rien qui puisse intéresser. Les valeurs de coton sur tous les marchés, en Canada comme à l'étranger éprouvent une hausse graduelle. Déjà depuis quelques semaines il a fallu ajouter au moins dix pour cent d'avance aux cotes précédentes.

Le commerce de la nouveauté générale passe par une période difficile. Le malheur a voulu que la plupart de nos détaillants aient chargé leurs rayons outre mesure.

Demain, lundi, les expositions de modes vont être ouvertes — "en grand", pour nous servir d'une expression populaire. Chez nos grandes maisons d'importations, nous avons eu ce plaisir de constater que, cette année, encore plus que par le passé, les maisons sérieuses se sont appliquées à fournir à la toilette de nos bonnes canadiennes, du beau et du bon en même temps.

Les relations de plus en plus fréquentes de nos importateurs avec le marché parisien ont eu ce résultat consolant, a savoir: que les ornements criards qui pourraient faire les délices des sauvagesses du Nord-Ouest ne sont plus admis parmi nos dames de l'Est du Canada. On se coiffe mieux, on se revêt mieux et plus simplement; et ça ne coûte pas plus cher au budget du papa ou du mari.

Le commerce des métaux a été tranquille toute la semaine. Néanmoins il est bon de signaler aux détaillants le fait que les grands fournisseurs aux Etats-Unis, qui avaient formé un syndicat puissant dont le pivot est le célèbre Carnegie de Pittsburg, sont en frais de se chicaner et que la résultante de leur imbroglio sera un rabais inévitable sur les prix de toutes les lignes de quincaillerie.

Donc, les détaillants devront être prudents et éviter de donner leurs commandes prochaines de l'article américain, aux prix des anciennes listes.

Pour les peintres il y a à noter un prix très dur sur les couleurs de plomb, et un avance de 2c sur les huiles à couleurs; lin cru et lin bouilli.

Pour les marchands de comestibles et de salaisons une hausse de 2½ sur les saindoux.

Pour les marchands de fruits, des prix plus faciles d'environ 20% sur les oranges et les citrons. Paiements au comptant.

Pour les épiciers une baisse de 5c sur la liste des sucres. Pour les marchands de poissons, des prix très durs et une absence de hareng en baril sur le marché.

Les consommateurs ne devront pas s'étonner si leurs fournisseurs demandent 30c la livre, pour le bon beurre, et 18c la livre pour le bon fromage durant la semaine qui vient. La demande des marchés de la Grande Bretagne est bonne, on y est disposé à payer bon prix; à Liverpool le produit canadien a pris une place préminente, et il n'y a pas de raison pour que le producteur de fromage et de beurre du Canada fasse des concessions.

Sur le comptoir de l'épicerie, le bon beurre ordinaire vaut véritablement 27c la livre au minimum.

Le commerce des œufs est un peu moins favorisé par les circonstances. Les prix sont en baisse graduellement, à la moyenne de ¼ par douzaine chaque semaine jusqu'à mai prochain.

Les grains sont à peu près stables en général. L'avoine cependant, est en frais de gagner une fracture de ¼c. La cote des farines était soutenue hier. Il est bon cependant de dire que les grands détenteurs se préparent à refuser des concessions désormais et à soutenir au moins les prix du jour sur les farines à boulanger.

Une dépêche reçue à la dernière heure annonce que les cotons bruts sont violemment à la hausse sur tous les marchés de distribution.

Quelques opinions.

La guerre actuelle constitue une tentative si odieuse du plus fort pour écraser le plus faible, brutalement, cyniquement, sans l'ombre d'un prétexte, qu'il faudrait n'avoir aucun sentiment de justice au fond du cœur pour ne pas se féliciter du tour qu'on pris les choses.

C. PELLETAN,
Eclair, 13 décembre.

Il n'y a pas un habitant du globe — à moins qu'il n'ait, comme l'empereur allemand, vu dans l'agression anglaise une occasion de gagner beaucoup d'argent en se faisant payer sa neutralité — qui ne fasse soit tout haut, soit tout bas, des vœux pour le triomphe de cette poignée de braves qui s'apprentent allègrement à lutter contre dix et qui, à cette heure soldats de la liberté, deviendront, s'il le faut, soldats du désespoir.

H. ROCHEFORT,
Intransigeant, 28 novembre.

On peut considérer Cecil Rhodes comme la bête malfaisante qui a déchaîné la guerre, et Chamberlain n'est peut-être que le pantin dont il tirait les fils.

HARDUIN,
Matin, 20 décembre.

La politique suivie par M. Chamberlain à l'égard du Transvaal laisse à désirer: elle n'a pas la netteté qui convient à un gouvernement libéral, le point de départ du conflit étant obscur.

Revue Britannique, décembre.

.. Restaurant ARTHUR..

1727, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis

L'endroit chic pour prendre l'apéritif et le pousse-café, liqueurs et cigare — d'importation.

Chaque soir, jusqu'à minuit, musique orchestrale par des artistes de renom.

AVIS public est par les présentes donné qu'un projet de loi sera présenté à la prochaine session du Parlement du Canada, à l'effet d'incorporer une congrégation religieuse. La dite corporation devant être appelée "LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR."

Les personnes devant être incorporées sont: Le révérend Alphonse Lemieux, le révérend Edouard Strubb, le révérend Louis Savard, le révérend Edmond Flynn, et le révérend Pierre Vermeiron et tous autres qui, plus tard, deviendront membre de la corporation, soumis aux règlements de la dite corporation.

La dite corporation ayant pouvoir de succession perpétuelle, un sceau commun pouvant être changé à volonté; la dite corporation ayant aussi le pouvoir de comparaître devant les cours de justice; la dite corporation ayant aussi le pouvoir d'acquiescer, de posséder, accepter et acquiescer par tout titre légal les propriétés mobilières et immobilières, et de vendre, aliéner, hypothéquer, assigner, louer ou échanger, ou disposer de toute autre façon de ses biens mobiliers ou immobiliers, pour le plus grand bien de la Congrégation.

Le siège social de la dite corporation, sera dans la ville et district de Montréal.

Les objectifs de la corporation seront les suivants:

1. Le maintien de la piété publique.
2. L'instruction religieuse du peuple et spécialement celle des pauvres et des abandonnés, principalement en organisant des missions dans les villes, les cités, les villages et les paroisses.
3. Prendre soin temporairement des petites Congrégations qui ne peuvent subvenir aux besoins d'un prêtre.
4. Donner l'éducation morale principalement aux pauvres et aux enfants orphelins.
5. Aider les missions dans la limite de leurs devoirs.
6. Le maintien des cimetières publics attenants aux édifices affectés à la piété publique, et la construction et l'entretien des édifices sous leur garde, pour les besoins relatifs au public.
7. Donner aide et assistance à l'immigration.
8. Et toute œuvre dépendante des présentes, et toute autre œuvre reliée de quelque façon aux œuvres ci-haut mentionnées.

QUINN, MORRISON et LYNCH,
Avocats des requérants.

Montréal, 25 janvier 1900.

PETITES ANNONCES:

Deux lignes 25 sous.

RAVIOLI. — Le dimanche, chez Roncari, 45 rue Saint-Laurent, un régal à l'italienne, gnocch, ravioli, spaghetti, civet de chevreuil, salmis de lièvre, fromage, café, fruits, 25 sous. Mentez LES DEBATS et vous serez bien servis.

MARCHANDS. — Les marchands de journaux qui n'ont pas encore reçu la visite de nos agents sont priés de nous envoyer leur commande par téléphone.

APPARTEMENT: chauffé et libre pour deux messieurs. Ecrivez Boîte de Poste 2300.

DE L'ARGENT: Des agents intelligents et dégourdis trouveront de quoi s'exercer en s'adressant aux "Débats."

SARAH: Tu es vraiment ravissante sur les photographies de MM. Laprés et Lavergne, j'en commendrai pour en envoyer à mon Paul afin qu'il ne m'oublie pas trop.

SUZETTE.

BREBIS: — Voudrais revoir ma petite amie chérie. Je l'aime toujours autant.

P.

LES DIMANCHES

Les Petits Vendeurs

Pourront se faire de jolis bénéfices en vendant "Les Débats"

S'adresser depuis 6 heures, le matin, au numéro 71, rue Saint-Louis.

H. REYNAUD 1528, rue Sainte-Catherine,

LE RENDEZ-VOUS DES GAIS LURONS

Spécialité de la maison: le meilleur vin canadien en ville. Un verre d'une chopine pour 5 sous, 40 sous le gallon.

Liqueurs de choix; cigares importés et domestiques.

— CLINIQUE NATIONALE —

Maladies des Yeux, des Oreilles, du Nez de la Gorge et du Larynx

492, RUE AMHERST, MONTREAL

CONSULTATIONS: de 9 à 11 a.m., Pour tout autre renseignement, s'ad. à M. le Directeur

TELEPH. BELL, Est 829

EMILE LYONNAIS

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

Spécialité de lumières et de timbres électriques. Estimés pour installation électrique. Appareils fournis et posés. Les commandes sont exécutées sous le plus bref délai et au plus bas prix.

Bureau et Exposition Permanente d'Appareils, 180, rue Saint-Jacques, Chambre 1, 4me étage.

BELL TEL. MAIN, 3326, MONTREAL.

THEATRE DES VARIETES

CARRE CHABOILLEZ

CET APRÈS-MIDI ET CE SOIR * UNE CAUSE CELEBRE

SEMAINE DU 5 MARS.

La Contesse de Marsan.

PRIX POPULAIRE, 10, 20, 25c. Matinées 10c.

MONUMENT NATIONAL

Soirée de Famille

JEUDI le 8 MARS à 8 hrs. p. m.

LE CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE

Comédie en 5 actes par EUGÈNE LABICHE

Entr'actes Musicaux.

PRIX POPULAIRES: 25 cts. 35 cts.

PARC SOHMER

Magnifique programme aujourd'hui à 3 heures et 8 hrs P. M.

ADMISSION 10 Cts

ADOLPH V. ROY, Ingenieur Conseil (Diplômé de l'Ecole Centrale de Paris). Membre de la Soc. des Ingénieurs de France et de la Soc. Canadienne des Ingénieurs Civils. Consultations techniques, mines, etc. 16, rue Saint-Jacques. Téléphone B-11, 1689, Est.

Le Purificateur Tonique du Sang

Le Docteur Sylvestre, 1240 rue Saint-Denis dit:

J'ai prescrit dans ma pratique privée, le Purificateur Tonique du Sang du Doct. Lussier. J'ai constaté ses heureux effets dans plusieurs cas graves. Je le recommande fortement.

(Signé) DOCTEUR SYLVESTRE.

Le Docteur Hébert, Saint-Antoine Abbé dit:

Je prescris le Purificateur Tonique du Sang du Doct. Lussier dans ma pratique privée. J'ai toujours obtenu des résultats très satisfaisants et même dans certains cas des cures merveilleuses. Je le recommande hautement.

(Signé) DOCTEUR HEBERT.

COMPAGNIE CHIMIQUE DU CANADA, PROPRIÉTAIRE,
15, rue Saint-Jean.